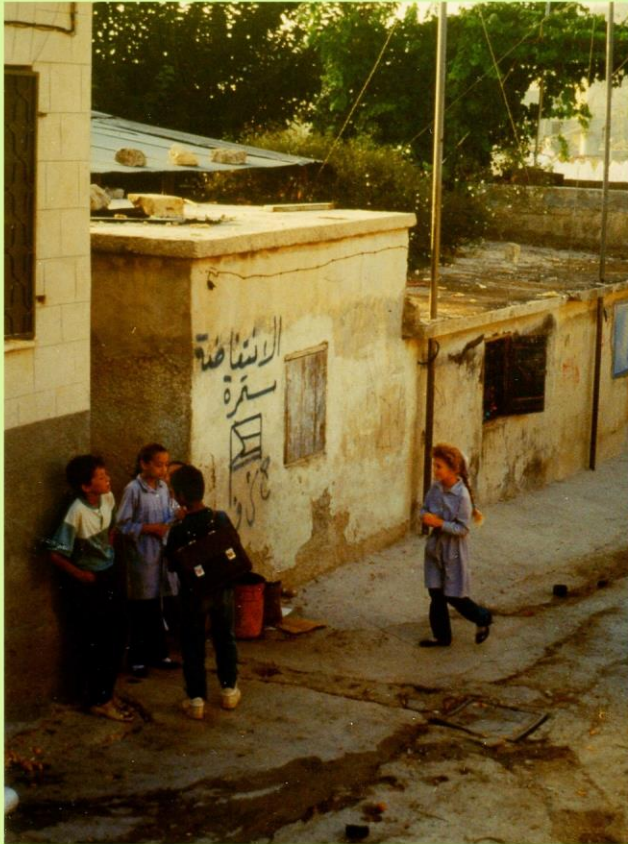


Roland LAFFITTE

Une errance traversière

Journal de Palestine (4-25 août 1989)

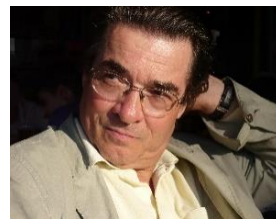


**Pantin (93): chez l'auteur
Janvier 2024**

Image de couverture :

Les enfants du camp de réfugiés (mukhayyam) de Jalazone, Cisjordanie, tag : « L'intifada continue », 14 août 1989.

Roland Laffitte est chercheur indépendant et essayiste. Il s'intéresse aux rapports de tous ordres, passés comme présents, notamment politiques et culturels, entre les sociétés vivant sur les rives de la Méditerranée, et tout particulièrement à l'interpénétration réciproque des civilisations qu'elles ont fait fleurir de l'Antiquité à nos jours.



Homère naîtra-t-il après nous ? ...
Les mythes ouvriront-ils leurs portes à tous ?

Mahmoud Darwich,
Plus rares sont les roses, 1989.

Publications de Roland Laffitte

sur le Monde arabe et la Palestine

LIVRES :

- * *De la Révolution française aux guerres de Palestine : Terreur et terrorisme*, Pantin (93) : chez l'auteur, janvier 2024, sur rolandlaffitte.site.
- * *L'Orient d'Ismaïl Urbain, d'Égypte en Algérie*, avec Naïma Lefkir-Laffitte, 2 vol., Paris : Geuthner, 2019.
- * *Antisionisme, judéophobie & islamophobie : quelques mises au point*, Hoenheim (67) : Scribest, 2019.
- * *Voyage au pays de l'islamophobie*, accompagné d'un lexique raisonné, Paris : Gnôsis, 2018, sur rolandlaffitte.site.
- * *La Ronde des libérateurs, de Bonaparte à Hollande* : Paris : Alfabarre, 2012.
- * *États-Unis : La tentation de l'Empire global* (écrit au printemps 2003), Paris : Éditions des Cahiers de l'Orient, 2005, sur rolandlaffitte.site.
- * *L'Irak, test pour l'Empire*, avec Naïma Lefkir-Laffitte (dir.), *Cahiers de l'Orient* n° 71, 4^e trimestre 2003.
- * *L'Irak sous le déluge*, avec Naïma Lefkir-Laffitte, Paris : Hermé, 1992.
- * *Matāh^{um} 'abūriyy^{um}*, extraits choisis du texte *Une errance traversière, Palestine (4-24 août 1989)*, traduits en langue arabe par Kadhim Djihad pour la revue *Al-Karmal*, n° 38, décembre 1990, 7-23, sur rolandlaffitte.site.

ARTICLES (Sélection) :

- * « Prosper Enfantin, Gustave d'Eichthal et l'installation des Juifs en Palestine », en ligne le 23 mai 2023 sur rolandlaffitte.site.
- * « Le président Macron endosse les justifications coloniales sur l'Algérie », le 11 octobre 2021 sur le *Club de Mediapart*.
- * « En marge du Rapport Stora. Un seul et même crime : conquête et colonisation », le 21 février 2021 sur le *Club de Mediapart*.
- * « Antisionisme et antisémitisme : sur la proposition Maillard », le 15 janvier 2020 sur rolandlaffitte.site.
- * « La colonisation, "crime de lèse-humanité" pour Anquetil-Duperron (1789) », le 28 mars 2017 sur le *Club de Mediapart*.
- * « La colonisation est bien un crime contre l'humanité », le 20 février 2017 sur le *Club de Mediapart*.
- * « "Guerre contre le terrorisme" : formule de l'aveuglement et de l'inanité », le 29 mars 2016 sur rolandlaffitte.site.
- * « Le raid meurtrier de l'armée israélienne sur Gaza (de juillet-août 2014) : Remarques », Textes écrits les 3, 4 et août et le 22 septembre 2014, sur rolandlaffitte.site.
- * « Mondialisation, libéralisme et monopole stratégique », en langue arabe dans la revue *El-Badâ'il*, Beyrouth, n° 4, automne 2005 (texte français sur <https://www.rolandlaffitte.site>)
- * « Irak : De l'autre côté du silence », avec Naïma Lefkir-Laffitte, dans *Politis* du 7 avril 1994.
- * « Jordanie : Colère et douleur à Amman », avec Naïma Lefkir-Laffitte, dans *Politis* du 24 mars 1994.
- * « Le drame palestinien : la responsabilité de l'Occident », dans *Témoignage chrétien* du 11 mai 1991.

Sommaire

Présentation	7
Journal de voyage (4-25 août 2023)	9
Addendum	99

Liste des illustrations

01. Les enfants du mukhyyam Jalazone	couverture
02. Porte de Damas, le soldat a chassé l'oiseau de la lucarne	13
03. Dans la paix du Haram al-Sharif	15
04. Le Dôme, depuis les Balances	16
05. Aqabat al-Khalidiya	19
06. La chaleur du soir dans les ruelles	22
07. Sous l'arche de la maison de Sharon	26
08. Scène habituelle au débouché de la via Dolorosa	31
09. La petite Lina, Jalazone	40
10. Les sœurs Zarara, Jalazone	41
11. Le Dôme du Rocher, depuis le Mont des Oliviers	52
12. Le petit marchand de <i>turmus</i>	55
13. Le quotidien de la rue Al-Wad	71
14. L'olivier de Jabaa	76
15. Le souk al-Lahhamin désert, le 21 août	86
16. Dans le vignoble de Halhoul	93
17. La ruelle de Deir al-Balah	98
18. Porte de Damas, le soldat, toujours dans la lucarne	101

Présentation

Ce texte est une exhumation. Un carnet de voyage écrit au jour le jour à Jérusalem du 4 au 25 août 1989, et rassemblé dans un texte dactylographié dès le mois de septembre suivant.

Le tapuscrit est tout de suite présenté à la presse, arabe et française. L'hebdomadaire *Yūm al-Sābe*^c lui consacre sur le champ deux pages complètes reprenant de « bonnes feuilles » traduites en langue arabe. Un an plus tard, neuf journées de ce texte, celles des 4, 6, 8, 9, 12, 13, 15, 18 et 25 août, sont traduites en langue arabe, intégralement ou en partie, sous le titre *Matāh*^{un} *‘abūriyy*^{un}, par le poète et universitaire Kadhim Djihad pour la revue *Al-Karmel*, n° 38, décembre 1990, pages 7-23. Elles sont reprises sur mon site personnel à l'adresse suivante : rolandlaffitte.site.

Le texte rencontre un bien moindre succès dans l'édition française. Démarché par un ami journaliste spécialisé sur le Moyen-Orient auprès d'une bonne dizaine de maisons d'édition, il est systématiquement refusé. Seule une petite maison toulousaine contactée par mes soins se propose de le publier et lance à cet effet une souscription publique qui s'avère fructueuse. Pourtant, à la veille de la remise de la copie à l'imprimeur, le conseil d'administration de cet éditeur oppose un *obstat* catégorique, et les souscripteurs sont remboursés... J'aurais aimé que le texte touchât un public français – c'est à lui qu'il est destiné –, mais je suis entièrement accaparé par la Guerre du Golfe, et le texte reste dans son tiroir. Le relisant, au moins partiellement en diverses occasions depuis cette époque, je trouve qu'il pourrait être un témoignage utile, et je me promets de le publier un jour sur mon site. La Guerre de Palestine déclenchée le 7 octobre 2023 vient me rappeler cet engagement. Le moment est venu de le tenir.

Pourquoi ce voyage en Palestine ? Je ne vais pas décrire ici les étapes par lesquelles la Palestine est entrée dans mon horizon personnel, étapes dont la mention de certaines affleurent dans ce journal. Ce voyage n'est pas seulement pour moi de satisfaire une curiosité disons documentaire, celle de vérifier les idées que je me suis faites, de mesurer la réalité d'un combat qui a une grande incidence symbolique ici et qui a fini par prendre une certaine place dans ma vie. C'est aussi un itinéraire personnel, en quelque

sorte initiatique. Ai-je pu forcer la prison où, comme je le formulai en revenant de mon expérience de coopération technique en Centrafrique, dans le cadre du service national en 1966-1967, nous emprisonnent les « champs implicites » – c'est ainsi que je formulai le phénomène à l'époque –, nous séparant de nos semblables venus des pays dominés et subissant ici-même les effets de cette domination et leur puissante inertie historique. Mais si ce phénomène se perçoit dans le regard de l'Autre, cela n'est que l'indice d'une question plus vaste : comment ne pas seulement paraître, mais avant tout être ? Comment dépasser ces fameux « champs implicites » à l'intérieur de son être même ?

J'éprouve donc, en sortant pour la première fois d'Europe depuis vingt-deux ans, le besoin de vérifier que les efforts que j'ai consentis depuis, efforts intellectuels assurément, mais surtout ceux auxquels je me suis employé, dans ma vie professionnelle, militante et affective, me permettent de sortir de ce fameux emprisonnement aux murs invisibles. Je m'y sens prêt à présent. Je suis néanmoins incapable d'imaginer si transformation personnelle que j'ai recherchée va se manifester, et surtout comment elle va le faire. La seule chose dont je suis sûr, c'est qu'il ne faut pas fausser ce résultat par une démarche trop construite. Je résous de me laisser porter par les événements, sans chercher à les provoquer.

Mon projet n'a donc rien de tapageur. Aucun programme n'est préétabli. Je possède une adresse, connue des Français allant en Palestine occupée, l'hôtel Al-Ahram dans la rue Al-Wad de Jérusalem, sans parler de quelques connaissances que je me propose de visiter, en particulier Inès, que j'avais rencontré à Paris et dont j'apprends qu'il est en voyage pour un mois. Alors que c'est lui qui avait déclenché en moi l'idée de ce voyage, je ne le verrai donc pas. Hormis ces quelques objectifs incidents, mon idée est de m'immerger dans ce que j'exprime à mes amis comme la « banalité du quotidien ». En espérant que cette « banalité » serait suffisamment éloquente pour donner une idée de la situation subie par les Palestiniens et me permettre de mesurer si la modification de mon être est réussie. Mon séjour en Palestine assume donc un caractère intime certain.

Le voyage commence par les pays entourant la Palestine, de façon à mesurer l'originalité de la situation des Palestiniens restés sur place par rapport aux exilés et aux autres populations arabes. Nous partons à la mi-juillet avec Naïma, mon épouse, pour Amman, y passons quelques jours avant de rejoindre Damas où

avons pour point de chute le Centre Naji al-Ali, nommé ainsi en hommage au caricaturiste palestinien assassiné en 1987, tenu par l'artiste Mustafa al-Hallaj. Nous y passons quelques jours et faisons la connaissance d'un autre artiste exilé, Abdu l-Hay, auprès de qui le voyage en Palestine se charge d'un nouvel objectif concret : la visite de sa famille, de son épouse et de ses fils qu'il n'a pas vu depuis des années à Amman, et surtout de ses sœurs, dont il est séparé depuis la nakba et qui résident au mukhayyam, le « camp de réfugiés », de Jalazone. Après une bonne semaine, nous revenons à Amman, où nous sommes porteurs de nouvelles d'Abdu l-Hay à sa famille, et après quelques jours, effectuons un saut au Caire dans un avion qui nous semble passeblement fatigué et ne nous rassure pas du tout. Là, je laisse Naïma et, passés quelques jours, je prends un autobus pour Jérusalem. Au bout de deux semaines, mon fils Étienne arrive par l'aéroport Ben Gourion et se joint à moi.

Le séjour se passe essentiellement à Jérusalem et dans ses alentours : incursions au nord, vers Ramallah et le mukhayyam Jalazone, au sud vers Bethléem et le mukhayyam Dheyshé, et, plus loin, le village de Halhul, près d'Hébron. Une échappée éclair seulement à Gaza qui apparaît, ainsi que cela est écrit dans mon journal, comme un « vaste camp de concentration ».

Ai-je atteint des objectifs ?

Du point de vue de la situation des Palestiniens, il faut être aveugle pour ne pas lire dans les événements que je rapporte une situation coloniale typique. Or depuis trente-cinq ans, loin de s'adoucir, cette situation s'est considérablement aggravée : hier, la Palestine était le lieu de deux drames. D'un côté celui d'un faux refuge pour les Juifs qui ont subi les pires outrages jusqu'à la Shoah en Europe, et qui, derrière le calme apparent, hyperprotégé et hypermilitarisé, sont toujours sur le qui-vive, obsédés par le spectre d'une catastrophe. De l'autre côté, celui de la tragédie, actuelle et terrible, d'une oppression intolérable, qui tourne aujourd'hui à l'enfer. L'officialité politico-médiatique s'offusque que l'on puisse parler de situation coloniale et crie à ce phénomène protéiforme et polymorphe appelé *wokisme*. C'est bien souvent cette même presse qui parle encore des « bienfaits de la colonisation ». Dans mon esprit, la manière méprisante, paternaliste et condescendante dont sont traités les Palestiniens, auxquels est niée toute personnalité politique ainsi que culturelle, toute contribution positive à la communauté humaine, me rappelle le traitement qui était celui des Algériens pendant plus d'un

siècle d'oppression coloniale. Et la propagande contre les « terroristes » du Hamas n'a rien à envier avec celle menée hier contre un FLN chargé de tous les crimes, plus abominables les uns que les autres et considérés comme l'expression d'une pure animalité, comme j'ai pu l'apprécier d'un poste d'observation incomparable, le Prytanée militaire de La Flèche, où j'étudiais de septembre 1954 à juin 1961. Cela n'a pas empêché qu'après des dizaines de milliers de prisonniers, des milliers d'exécutions et de disparitions, la République a proposé à ces « Barbares » qu'elle s'était jurée d'éliminer totalement, une « paix des braves », et qu'elle a négocié avec eux.

Du point de vue personnel, ce voyage a pris l'allure d'un parcours initiatique où j'ai pu vérifier, dans mes sentiments et dans ma chair, ce qu'affirmait, il y a maintenant deux-cents ans, Johann Wolfgang von Goethe dans son *Divan occidental-oriental* :

Wer sich selbst und andre kennt
Wird auch hier erkennen
Orient und Occident
Sind nicht mehr zu trennen)

Celui qui se connaît lui-même et les autres
Reconnaîtra aussi ceci :
L'Orient et l'Occident
ne peuvent plus être séparés¹.

Le refus de la séparation des deux parties ne peut se traduire par la domination de l'une sur l'autre, mais par la reconnaissance de l'interpénétration réciproque des deux. Ces mots peuvent paraître grandiloquents dans leur généralité, ramenés à mon échelle. Mais je les retiens à cause du premier vers « Wer sich selbst und andre kennt / Celui qui se connaît lui-même ». Je pense avoir réellement pu vérifier, au cours de ce voyage en Palestine, l'imprégnation totale de mon Orient et de mon Occident, l'évidente circulation entre eux. Cela dans la superposition, voire la coïncidence d'émotions familiales et sociales de mon passé et du présent, la continuité d'un tissu social et émotionnel allant de mon Ariège natale à la Palestine, en passant par le Maroc et l'Italie. J'ai réellement apprécié ces cadeaux qui m'étaient offerts par la Palestine, dans leur puissante identité comme dans leur riche singularité, et éprouvé la mise-à-part et la séparation où l'on veut la mettre comme une mutilation profonde et irréparable de mon être.

¹ Goethe, *Le Divan / West-östlicher Diwan*, 1919, traduction Henri Lichtenberger, édition bilingue, Paris : Éd. Aubier Montaigne, 1950, 300-301.

Journal de voyage (4-25 août 2023)

Vendredi 4 août.

Le soleil tombe verticalement sur le poste-frontière Rafah. Dans l'autobus, immobilisé dans le *no man's land*, les voyageurs avaient attendu ce moment pour ôter des chapeaux de paille cachant les kippas et sortir des sacs de voyage les journaux écrits en hébreu.

– Qu'attendons-nous ? demande quelqu'un.

– Ici, il faut attendre, dit un Juif de Paris. Au lieu de travailler, les Arabes passent leur temps à prier...

Je bous, mais prends sur moi. Il faut absolument que je passe la frontière sans problème. Après un moment, l'hôtesse annonce que la famille américaine qui se faisait tant désirer, arrive enfin.

– Mais ce sont des Arabes ! lâche un passager.

L'atmosphère se tend. Lorsque l'homme entre dans l'autobus, suivi de sa famille, il se sent scruté par un faisceau de regards convergents, acculé à réagir, à s'affirmer : il se rend à Jérusalem-Est.

L'autobus démarre et, après une centaine de mètres seulement, nous passons les grilles israéliennes. Des jeeps sillonnent l'espace, balayé du regard par des policiers et des groupes de civils armés.

Je me sens occupé.

La tension monte encore quand on questionne sur le but de son voyage un jeune couple suisse devant moi. Finalement, je passe sans difficulté. Mais il faut patienter une bonne heure pour que la famille palestino-américaine parvienne, elle, à franchir le contrôle.

Une vieille dame parisienne sort de l'autobus en même temps que moi. Elle ne supporte pas non plus l'épaisse ambiance xénophobe qui y règne.

– Pourquoi ces propos désobligeants à l'endroit des Arabes ?

Comme nous allons démarrer, je rejoins ma place. La petite fille du couple palestino-américain est à côté de moi.

– Comment t’appelles-tu ?

– Nibal.

– De Palestine !

Née aux États-Unis, elle vient pour la toute première fois dans son pays....

Pendant une dizaine de kilomètres, nous filons plein est sur la route frontalière israélienne bordée de barbelés, avant de bifurquer vers le nord, évitant ainsi la bande de Gaza.

Le paysage change du tout au tout avec celui qui précède immédiatement la frontière, d’Al-Arich à Rafah. Bien sûr, on s’éloigne maintenant du désert, mais cela ne suffit pas à expliquer la différence que je ressens. Même les vergers n’ont plus le même aspect.

La vérité est qu’on est bien incapable de retrouver ici l’Égypte, la Syrie ou le Maroc. On ne retrouve même plus l’Espagne ou l’Italie. L’homme a imprimé un tout autre caractère à la nature. La disposition du terroir est plutôt celle des régions d’Europe du Nord, ou des États-Unis. Les eucalyptus font aussi penser à l’Australie, bien qu’ils se soient répandus dans tout l’espace allant du Maroc au Machrek. En tout cas, ce que l’on perçoit est une nature désarabisée, dé méditerranéisée. Elle est anglosaxonnisée.

Nous rejoignons l’autoroute qui relie Tel-Aviv à Jérusalem. Le parcours de voie qui perce les collines, les carcasses de blindés et de véhicules militaires rouillés restés là, depuis la guerre de 1948, les monuments dont la symbolique flèche ostensiblement l’est, tout est conçu pour donner l’impression d’une marche triomphale.

Insensiblement un sentiment d’étrangeté m’envahit. L’exubérance des sapins détonne dans le paysage. La roche blanche des buttes et des tertres, qui perce sous la rage de la frondaison artificielle dans le paysage, se met à me parler. Elle affleure avec entêtement selon les lignes qui suivent la morphologie du terrain, mais porte la marque forte de l’homme : je connais les terrasses abandonnées des vallées pyrénéennes, de Catalogne, des Cévennes. Sous l’absence voulue, je décèle ici une présence mystérieuse. Au flanc de ces collines de pierres, sous les pins et les sapins, je devine à présent les murs de pierre sèches en

ruine, les chemins défoncés. Je perçois les traces de la vigne qui court sur les murets, des arbres fruitiers délaissés, des haies de figuiers de barbarie qui débordent de leur place. Tout un monde enfoui sous la modernité.

Sous les fumées de l'illusion épique, en contrebas des sommets couronnés de colonies juives disposés de façon monotone en fortins compacts, s'accroche à la terre le fantôme de la Palestine multiséculaire, la trace d'un peuple éradiqué, déporté.

Dans la dernière courbe de l'autoroute, au creux d'un val, les ruines d'un village marquent d'un tatouage bleu le flanc gris et rouille de l'urbanisme contemporain.



02. Porte de Damas, le soldat a chassé l'oiseau de la lucarne

L'autobus s'arrête au Terminal routier. Je demande mon chemin. Je suis bien à Jérusalem-Est, pour les Arabes *al-Qods*, « la [Ville] sainte ». Je descends à pied la grande rue de Naplouse qui débouche sur le boulevard Sultan Suleyman. Il suffit de marcher une centaine de pas de là vers l'ouest et l'on descend par quelques marches à la porte de Damas, discrètement élégante. Il est 6 heures, mais la ville est pratiquement vide. Naturellement, j'avais oublié que l'on est *yōm al-Ġom'a*, « le jour de la Réunion », soit vendredi.

Porte de Damas, pour les Palestiniens *bāb al-^cAmūd*, « la porte du Pilier ». Entre les deux tours, le soldat a chassé l'oiseau de la lucarne ouverte dans le mur.

Je descends la rue Al-Wad. Un bien-être irrigue mon corps. La pierre chaude des maisons, le pavement riche de la rue étroite, les coupoles de maisons aux teintes chaudes données par le soleil couchant. Et puis, marcher dans une belle rue piétonne, comme à Venise ! Je baigne dans une beauté tranquille et rassurante.

Un groupe de soldats campe, armes en évidence, sous la voûte d'une haute demeure qui enjambe la chaussée, dont j'apprendrai bientôt qu'il s'agit de la maison de Sharon.

J'arrive à mon port d'attache, le *fonduq al-Ahrām*, « l'hôtel des Pyramides », là où le *ṭarīq al-Ālām*, la « rue des Douleurs », la *via Dolorosa* des Chrétiens, laisse sur sa gauche l'Hospice autrichien pour déboucher dans la rue Al-Wad. Flanqué de l'élégant minaret de la petite mosquée à laquelle il s'adosse, et le rez-de-chaussée tenu par des échoppes et tenu par Khaled, son intérieur tient plutôt de l'auberge de jeunesse. C'est ma destination.

Samedi 5 août.

J'ai essayé la veille au soir de téléphoner au Caire. Sans succès.

– Si tu téléphones de la ville arabe, c'est plus cher, m'a dit Khaled. Mais, de toute façon, c'est le shabbat. La poste juive était déjà fermée lorsque tu es arrivé.

Je retourne au Pilgrim Palace, peuplé de pèlerins italiens, sur Sultan Suleyman, entre la porte de Damas et la porte d'Hérode. La vue sur les murs de la vieille ville est magnifique. J'obtiens la communication au Caire. C'est 23 dollars ! Plus tard la Poste centrale, dans Jérusalem-Ouest, la « ville juive » comme l'appellent les Palestiniens, je paierai 6 shekels, soit près de 3 dollars. Khaled n'a pas menti. Naturellement, l'hôtel prend sa commission, mais surtout, de la ville arabe, on ne peut avoir Le Caire directement. Il faut passer par Nicosie, où je ne sais où...

Je passe chez Khaled. Tandis que nous bavardons, trois enfants entrent et s'installent. Ce sont ses neveux. Ils se mettent à lire ensemble et à jouer sur la page du journal *Al-Qods* consacrée aux enfants.

Adel, 11 ans, parle un anglais très correct et apprend le français. Pour contourner la fermeture des écoles publiques, il suit ses cours dans une école privée de la vieille ville. Nous nous engageons dans un téméraire sabir anglo-franco-arabe.

Pour l'heure, je n'ai qu'une envie : visiter le Haram al-Sharif, littéralement « le Noble Sanctuaire », qui est aussi le Mont du Temple pour les Juifs, et l'Esplanade des mosquées pour les

Français. Adel propose de me guider. Et nous voilà partis tous les quatre, Adel, ses cousins, Riadh, 13 ans, Samih, 9 ans et moi.

Après avoir goûté l'ombre des jardins d'oliviers, de pins et de palmiers, nous gravissons les marches vers les trois arches qui sont, comme l'explique Adel, *al-Mawāzīn*, « les Balances » où seront pesées les âmes lors du Jugement dernier.

Nous débouchons alors sur un espace resplendissant. Ce n'est pas une impression de grandiose qui vous domine, comme à la mosquée des Omeyyades de Damas, mais plutôt celle de l'élégance du *Qubbat al-Ṣaḥrā*, le « Dôme du Rocher », aux formes parfaites dans ses ors et ses bleus.



03. Dans la paix du Haram al-Sharif.

Un guide me saute littéralement dessus. Je ne trouve ni les arguments ni la force pour me débarrasser de lui. Il récite son boniment de façon stupide. Adel hasarde une remarque, il l'interrompt avec méchanceté.

– Tu es un enfant, tu ne peux pas savoir.

Regards complices entre les enfants et moi. Je me sens pourtant gêné vis-à-vis d'eux. Ces lieux méritent d'être appréciés en prenant son temps, non pas en obéissant au rythme imposé par un guide talonné par le besoin de faire de l'argent. Mais cela ne fait rien. Nous reviendrons.

La mosquée Al-Aqsa, avec ses arches en ogive qui lui donne un air familier pour les Chrétiens, est paisible sous les pins. On retrouve là le charme d'Al-Andalus. Ses mosaïques valent en grâce celles des Omeyyades, bien que la construction soit plus modeste.

Débarassé du guide, au musée islamique, j'ai droit à une avalanche de commentaires bien plus intéressants et chaleureux. Le moindre objet nous fait dériver : les cottes de maille et les épées, les lampes en verre émaillé, les mosaïques, les corans dans tous les genres calligraphiques imaginables distingués avec passion par mes compagnons de visite, les missives et les actes en latin du temps des croisades, les vêtements brodés, les canons, les aiguères et les astrolabes.

Et il y a les restes carbonisés d'une boiserie de la mosquée d'Al-Aqsa : Adel s'interroge sur la folie de ce Chrétien évangélique



04. Le Dôme, depuis les Balances

australien qui mit le feu à la mosquée, il y a vingt ans exactement, consumant la chaire de Salah al-Din al-Ayoubbi – que nous francisons sous le nom de Saladin –, pour affirmer la judaïté de cet espace.

Les enfants m'entraînent ensuite dans les ruelles en escaliers qui montent vers le monument chrétien qu'ils nomment *Kanīsa al-Qyāma*, littéralement « l'Église de la Résurrection » et qui est ici le Saint-Sépulcre. En chemin, Adel met tout son cœur à me faire par-

Tager son amour des ruelles de la vieille ville, leurs contrastes d'ombres et de lumières, de chauds et de froids, de miel et d'azur, d'ocres et de naphte.

– Tiens, voici à notre gauche la maison de Nidal, marquée par une petite plaque sur le mur.

Nidal a été tué par les soldats, l'année dernière. Les enfants sont terriblement fiers de l'intifada. Ils ne joueront plus au ballon avec Nidal, mais ils marquent d'espérance chaque pierre, chaque ton, chaque arcade, chaque scène de la ville.

Ayant pénétré dans la *Kanīsa al-Qyāma*, nous virevoltons dans l'espace terriblement sombre et frais du sanctuaire aux odeurs d'encens. Les enfants sont nerveux et pressés, se sentant étrangers à ce lieu. Nous montons en courant un escalier abrupt.

– C’est là que *‘Īsā Ibn Maryam* – « Jésus fils de Marie », c’est ainsi qu’est nommé Jésus en langue arabe – a été crucifié.

Nous nous arrêtons longuement devant une belle miniature grecque de Saint Georges tuant le dragon. Il s’agit d’un personnage familier en Palestine, que les Arabes associent au personnage coranique d’Al-Khidr².

Samih, fatigué, rompt la compagnie et rentre chez son oncle. Nous autres, nous poursuivons notre chemin. Nous traversons l’interminable Souk al-Lahhamin, « le Souk des Bouchers », enserré entre deux rangées de minuscules échoppes dans une rue couverte qui ressemble à un tunnel, parfaitement désert.

– Cela fait un an maintenant qu’à midi, tout travail cesse, pour protester contre *al-iḥtilāl*, « l’occupation », explique Riadh.

Nous descendons vers *bāb al-Silsila*, « la porte de la Chaîne », à la limite du quartier juif, où Adel veut s’engager. Mais Riadh le lui reproche vivement :

– C’est dangereux...

Nous revenons alors sur nos pas, remontons la rue Al-Wad, bifurquons à gauche en nous engageant dans cet autre tunnel, fait d’une belle voûte d’ogives du Souk al-Qattanin, « le Souk des Marchands de coton », dont l’extrémité donne la lumière sur la Haram al-Sharif, et nous reprenons la rue Al-Wad, qui correspond sur une partie de son trajet, la *via Dolorosa* des Chrétiens.

Déambulation parmi les flots de pèlerins, qui ressemblent à des vagues de touristes, en shorts, chapeaux et lunettes de soleil, comme à la plage, entrecoupées de patrouilles de soldats dont les silhouettes se découpent franchement dans l’arche que créent les hautes maisons surplombant la rue : deux façons de choquer et de hérissier les habitants du lieu.

Rentrés chez Khaled, des voisins sont là, qui bavardent. Je raconte ma promenade avec les enfants. Mahmoud :

– Les enfants d’ici grandissent vite. On ne leur donne pas le choix. Et ils sont magnifiques.

La discussion s’engage sur la situation internationale, la visite de Yasser Arafat à Paris*.

² Dans le Coran, Al-Khidr (*al-Ḥidr*) apparaît dans la sourate XVIII, *al-Kahf*, « la Caverne », 59-82, et est souvent interprété comme un ange.

* En visite officielle à Paris les 2 et 3 mai 1989, Yasser Arafat a déclaré « caduque », selon le mot soufflé par la diplomatie française, la vieille Charte de l’OLP, affirmant

– Ça veut dire quoi, *caduc* ? La Palestine n'est pas caduque, c'est la Palestine...

La conférence internationale, les Arabes.

– Les Arabes ont fait des promesses pour trois cents ans, au moins trois cents !

Le temps passe. Les enfants doivent partir. J'aurais aimé qu'ils pussent rentrer dîner avec nous. Je ressens comme un privilège d'avoir découvert Jérusalem à travers le regard caressant des enfants sur la ville... Mais ils doivent rentrer chez eux, au village. Le soir, la rue, la route ne sont pas faites pour les enfants, ni les adultes d'ailleurs.

La soirée sera conviviale, ouverte. Mais quelle frustration que de rester claustrés dans les maisons, quand l'air est si agréable dehors, après les chaleurs du jour ! Je pense aux soirées de Damas, dans le quartier d'al-Nafura, à la sortie orientale de la mosquée des Omeyyades, ou sous les arbres de cette magnifique maison turque du *Nādī l-'Umāl*, « le Cercle des Travailleurs », je pense aux longues promenades nocturnes, quand les rues sont encore animées, quand on peut s'attarder aux senteurs du jasmin ou du *misk al-layl*, et respirer un ciel plein d'étoiles.

Ici, on vous prive même des étoiles.

Khaled récite des vers nostalgiques d'Imrū l-Qays. On plaisante, on chante, on rit autour du plateau de thé.

– Tu vois, dit Ali. Nous rions. Mais sous le masque, nous sommes anxieux.

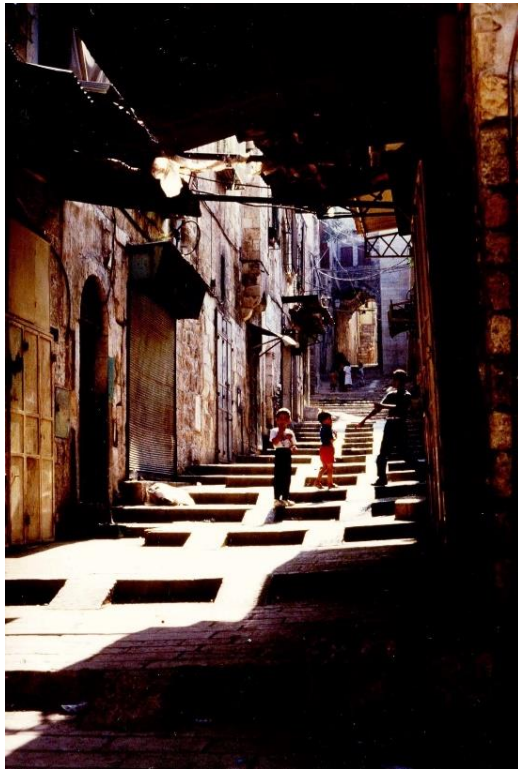
Il suffit en effet d'un rien, d'un bruit insolite, pour que, brusquement, les visages se figent.

Dimanche 6 août.

La *via Dolorosa*, qui va d'est en ouest depuis *bāb al-Asbāt*, « la porte des Tribus », aussi nommée porte des Lions, dans le mur oriental avant de rejoindre la rue Al-Wad, est magnifique au réveil. Les rayons du soleil effleurent ses murs qui prennent du relief et semblent s'animer, avant d'inonder la salle commune de l'hôtel pour lui conférer un espace et une respiration inhabituels.

« La Palestine, dans les frontières du mandat britannique, constitue une unité territoriale indivisible », et ne parlant pas d'État d'Israël mais d'« entité sioniste ».

Je déjeune avec un jeune Allemand, arrivé la veille. Guerd est étudiant en théologie. S'étant arraché à ses promenades en solitaire dans les forêts de l'Eifel, il est venu passer quelques mois en Terre sainte. Son amour de la nature ne lui fait pas refuser la société, ou la fuir. Ce qu'il exècre, c'est la société fonctionnelle et mercantile, déshumanisante. Il a cru revoir le visage d'une Allemagne qu'il déteste dans la société israélienne qu'il a parcourue de longues semaines. Chez les Israéliens, il n'a pas cru déceler la convivialité, la chaleur qu'à peine arrivé ici, il sent chez les Arabes de la vieille ville.



05. Aqabat al-Khalidiya

J'ai décidé de parcourir la vieille ville de Jérusalem le matin, de me fondre dans la foule des souks, de boire les couleurs vives des tissus offerts à la rue, les senteurs des cuirs et des épices, de m'immerger dans les rues vivantes dont je me sens terriblement frustré l'après-midi. Hélas, Guerd ne peut se joindre à moi.

Dans le jeu interminable des bavardages et de marchandages, midi me surprend. En quelques minutes, les marchandises sont rangées, les portes de fer des boutiques cadenassées, le Souk al-Attarin, « le Souk des Parfumeurs », se vide. Je retourne à l'hôtel en flânant par les escaliers du vieux quartier de Aqabat al-Khalidiyya, reste un moment à contempler les ors du dôme

du Rocher, étincelant sous la voûte percée dans une façade d'ombres bleues et terre de sienne brûlée.

Je retrouve Guerd. Nous partageons nos kebabs et nos falafels achetés aux marchands ambulants. Guerd est frappé par l'attitude des Européens qui viennent à Jérusalem. Il les trouve fermés sur un monde fait de certitudes, de peurs et d'arrogance. Leur sensibilité est en général à sens unique. Ils pensent qu'ils ont quelque chose à donner, mais comment leur faire ressentir, lui, qu'il y a également beaucoup recevoir ?

Le jeune Allemand est interrompu par l'intrusion d'un journaliste dans l'hôtel de Khaled. Conduit par un commerçant du quartier, il s'installe dans un fauteuil. Il couvre la vieille ville pour le *Jerusalem Post*.

– Quelle est l'ambiance dans le quartier ? Entame-t-il sans préambule.

Mahmoud se lance :

– Les gens ne sortent pas le soir. Ils craignent d'être contrôlés, brutalisés par les soldats. Dès qu'il se passe quelque chose, ils accourent, et, sans explication, frappent, à coups de pied, à coups de crosses.

– Récemment, à deux pas d'ici, juste en bas dans la rue, un colon emboutit volontairement la voiture d'un Palestinien, par l'arrière. Celui-ci sort de sa voiture, demande des explications. « Le seul qui puisse discuter avec toi, c'est lui ! », rétorque le colon, montrant son revolver qu'il braque sur le conducteur.

– Il y a quatre jours, intervient Hamid, des dizaines de personnes ont été arrêtées dans ce quartier, désignant d'un geste l'aire délimité par le débouché de la rue d'Al-Alam dans la rue Al-Wad. Et cela, en pleine nuit. Pourquoi ?

Le correspondant du *Jerusalem Post* pose des questions sur les affaires dans le quartier.

– Elles ne marchent pas terrible.

– Les touristes en pâtissent ?

– Non, certaines boutiques restent entr'ouvertes, uniquement pour les touristes.

Le journaliste demande s'il peut citer des noms.

– Il ne vaut mieux pas...

L'homme du *Jerusalem Post* salue et sort. L'impression générale est qu'il assiste l'armée dans son travail. Pourquoi vient-il ? Le quartier aura la réponse le lendemain.

À Franz, un Hollandais séjournant à l'hôtel, et à Guerd, je propose d'aller visiter le Théâtre et centre culturel Hakawati. J'avais assisté à la pièce que celui-ci avait présenté au théâtre de l'Alliance française, à Paris, il y a trois ans. L'amour d'un jeune Palestinien et d'une jeune Israélienne se heurte aux murailles de l'occupation.

Nous rencontrons des acteurs de théâtre et des artistes du centre, qui nous accueillent avec beaucoup de gentillesse et veulent absolument entendre parler de nos pays.

Franz livre son projet d'organiser à Amsterdam une exposition d'arts plastiques de femmes palestiniennes. Naturellement, c'est l'enthousiasme. On élabore des plans, on prend des accords, échange adresses et vœux de réussite.

– Bien entendu, étant donné le contexte, il faudra accompagner l'exposition d'explications.

– Pourquoi expliquer ? Tu connais l'histoire de David et Goliath ?

Le mythe de David a été capté par la naissance d'Israël. Pendant quarante années, l'imaginaire occidental a perçu dans Israël le vaillant David combattant le Goliath arabe.

Or voici qu'en août dernier, après neuf mois d'intifada, on a pu voir sur les murs du métro parisien, cette publicité pour un journal populaire du dimanche : un enfant à la fronde, coiffé d'un keffiyé. Le secret de la publicité est de susciter une résonance dans la sympathie du public, afin de canaliser ses réactions vers un produit déterminé.

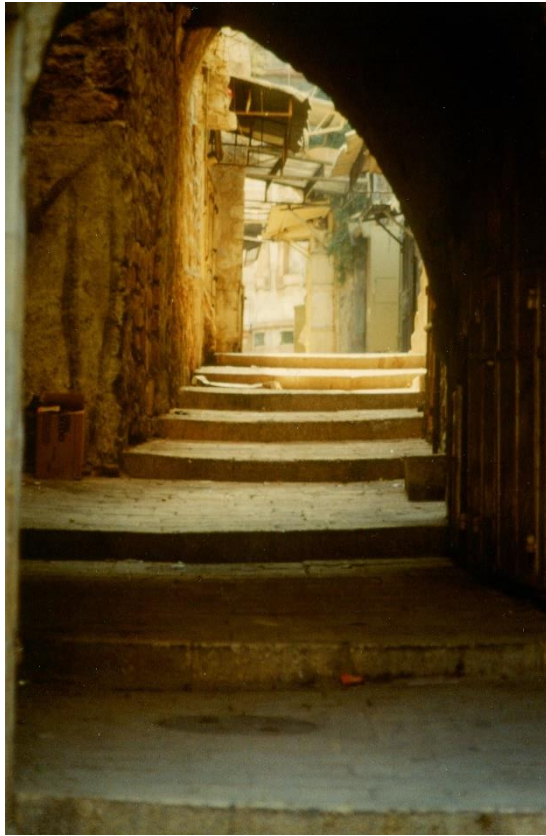
– Cette affiche est un signe : David est en train de devenir Daoud.

Cet épisode m'avait confirmé dans l'idée que l'important n'est pas le discours, mais la recherche de la résonance. Et celle-ci a d'autant plus de chance d'être forte qu'elle n'est pas détournée ou réduite par quelque pratique publicitaire ou autre, mais touche les hommes dans la plénitude de leur être.

– Dans un imaginaire qui laisse peu ou pas de place à la culture palestinienne, une belle exposition est à même de créer un choc, de révéler ce qu'un discours ne fera jamais ou est susceptible de restreindre. Elle peut être une pierre jetée dans le mythe.

Il va être six heures. Il faut se séparer. Sakhr, qui doit prendre un taxi pour rentrer chez lui, à Al-Thawri, dans le sud-est de la ville, propose de nous raccompagner jusqu'à Sultan Suleyman.

Nous descendons l'avenue Salah al-Din. C'est la grande rue commerçante de Jérusalem-Est. Elle pourrait ressembler à celle qui monte du vieil Amman vers Al-Abdali. Les gens y ont la même



06. La chaleur du soir dans les ruelles.

allure également. Mais quelle distance pourtant avec l'atmosphère de Amman ou de Damas où, à la même heure, les gens sortent du travail, où les familles se déversent dans les rues pour faire des courses, pour flâner, l'heure où la foule bruyante et colorée déborde des trottoirs sur la chaussée avant de s'attabler dans les cafés pour s'abandonner aux belles soirées d'été. Rien de tel ici. Les magasins sont fermés, la rue est quasiment déserte.

Avec cette lumière chaude du soir, je pense que c'est un bon moment pour prendre des photos.

– Peut-être, rétorque Sakhr. Mais rue Salah al-Din, si tu sais prendre quelques minutes, c'est toujours la bonne heure. À n'importe quel moment de la journée, il peut advenir quelque

chose. Une voiture brûlée, des enfants qui lancent des pierres sur un bus de la société EGGED et qui se dispersent comme une volée de moineaux, l'armée qui arrive en trombe, mais le plus souvent trop tard – heureusement ! –, un barrage de police, des arrestations... Il se passe toujours quelque chose ici.

Pendant le repas commun à l'hôtel, nous suivons avec avidité les nouvelles de la télévision jordanienne. L'avant-veille, quinze jeunes ont été arrêtés dans un quartier voisin de la vieille ville. Hier, des heurts se sont produits avec l'armée à Bethléem, à Al-Biré.

Je me promets d'aller demain à Al-Biré.

Lundi 7 août.

On dort très mal à Jérusalem. Tous les sens sont constamment aux aguets.

Sur les marches de l'hospice autrichien, effleurées par les premiers rayons du soleil, un groupe de soldats assis, la mitraillette sur les genoux.

Je les considère par la grille de la fenêtre. L'un d'eux est assoupi. Ce n'est plus un soldat. C'est n'importe quel jeune homme abandonné au sommeil. Il pourrait être un de ces jeunes Juifs de Paris, comme Pascal, à l'aise au lycée Jean-Macé de Vitry parmi ses copains en keffié, mais qui rêve pourtant de faire son service militaire ici, dans l'armée israélienne...

Que peut-il se passer dans la tête de ces jeunes gens ?

Je pars pour Al-Biré. Il faut que je voie Salah. Je l'avais rencontré à Paris, juste avant mon départ, et il m'a invité à lui rendre visite.

À 8 heures, la porte de Damas est déjà en effervescence. Le soldat est toujours dans la lucarne.

– Pour Ramallah ?

Je suis le premier passager. Il faut attendre que le taxi se remplisse pour démarrer.

La ville est cernée de quartiers-fortins maisons serrées les unes aux autres dans des rues en courbes de niveau qui semblent, de loin autant de barrières étagées, sur toutes les hauteurs que l'alibi stratégique a livrées à la colonisation juive.

Nous traversons un vieux quartier. L'ambiance est différente. Les bougainvillées et les oliviers me déportent à Fès sur le chemin que j'arpentais pour aller à l'école primaire, les lauriers roses de la route de Naplouse à Reus en Catalogne. Tous les paysages se mêlent en moi. Tout au long de la route au décor pierreux de blancs, d'ocres et de bruns, qui donnent aux arbres un vert plus dense, de belles maisons à la pierre dorée par la lumière du matin. Au flanc de la colline qui précède Al-Biré, un vieux pâtre au bas des terrasses peuplées de pins et d'oliviers. Ses brebis ont la taille et la couleur rouille des pierres, se confondent avec elles.

Je trouve Salah à son travail, dans un bâtiment utilisé par l'administration de Bir-Zeit. Entre le travail administratif et les cours, assurés malgré la fermeture de l'Université, il est débordé. Justement, une de ses collègues vient d'être arrêté. C'est autant de surcharge.

– Viens à la maison jeudi après-midi, nous aurons le temps de bavarder.

Je descends la rue et pénètre dans un autre bâtiment, bondé. On y court dans tous les sens. Tout le travail doit être fait avant midi, heure à laquelle toute activité cesse. La grève de protestation fonctionne tous les jours depuis un an.

Au bureau des Relations publiques de l'Université, je bavarde avec Mark, un enseignant canadien travaillant ici. Que se passe-t-il en France ? Quelle est l'humeur sur la Palestine ?

Comme j'arrive de Damas, on me demande mes impressions. Le porte-parole de Bir-Zeit, Albert, veut connaître l'état d'esprit des exilés de Syrie, en regard des derniers développements diplomatiques du drame palestinien.

Je me sens mal placé pour donner un avis car je n'ai pas eu véritablement de discussion approfondie sur ce plan à Damas, mais j'ai quand même un sentiment.

– J'ai vu des gens généralement sceptiques sur les solutions proposées.

– Désespérés ?

– Ah non !

Je pense à la gravure de Mustafa al-Hallaj que je ramène à Paris : un cheval parcourt un champ de corps qui se relèvent lentement dans le tourbillon de sa cavalcade. La vie est plus forte que la mort. Je songe

aux reliefs d'Abdu l-Hay. Des femmes aux gestes lents et doux, dont les bras deviennent branches d'arbres, dont les jambes s'enracinent dans la terre, la terre de Palestine. Je revois Mohammed qui, dans son onirisme soufi, ouvre les portes d'un Éden.

– Non, leur art ne laisse pas la moindre prise au désespoir. Il exprime la force de la vie.

Albert fait allusion à un poème de Mahmoud Darwich.

– Ils gardent donc sur la tête leur matelas, attaché par une chaîne à leur cœur.

Me revient cette réflexion de Mustafa :

– Nous, Palestiniens, pressés de toutes parts par l'exigence, nous sommes contraints de jaillir dans la verticalité.

Albert me met en contact avec un enseignant originaire du *Mukhayyam al-Jalazōn*.³ Mais depuis longtemps, les tentes ont cédé la place aux constructions en dur. Cet enseignant me conduira dans la famille d'Abou Youssef, pour qui je suis porteur de nouvelles de sa famille, exilée à Damas.

– Que feras-tu d'autre ici ?

– Je cherche seulement à m'immerger dans la vie de tous les jours. Entendre, voir, sentir, toucher... Ce que j'en ferai viendra en chemin.

– Si je comprends bien, tu te jettes à la mer, et tu verras bien si elle te donne du poisson ?

– Si tu aimes la mer, elle te donnera du poisson.

Ces mots me viennent spontanément, mais j'ai tout à coup honte de mon culot.

Au fond, que suis-je venu faire en Palestine ?

Quand Ines, qui hélas est en ce moment absent de Jérusalem, passa à Paris l'an dernier et qu'il m'invita à Jérusalem, je fus pris d'enthousiasme pour cette idée. Il y a longtemps que je désirais ce voyage, et il était désormais évident que ce serait pour le prochain été.

³ Un *mukkayyam*, littéralement « lieu de tentes », est un camp qui tient son nom du fait qu'à l'origine, il était fait de « tentes », *khyam* en arabe.

Quelques mois plus tard, l'écoute d'un poème de Geneviève Clancy et Philippe Tancelin, *L'été insoumis*, m'avait transporté à Jérusalem. Quand, passé un moment, je revins de ma dérive dans le récit, je m'y sentis à ma place, en situation, comme si je l'avais suivi de bout en bout de son cheminement. J'eus alors le sentiment que j'avais cerné la question. Comment relever la résonance entre la Palestine et ici, en France ?

Si la Palestine avait été pour moi dès le départ lutte exemplaire contre une injustice épouvantable, l'Occident porte une infinie responsabilité, ceci était formulé en termes politiques, ou plutôt de manière politiquement réductrice. Je l'avais peu à peu ressentie comme lieu de densité de notre être, au nœud d'innombrables fils du tissu humain.

Après la tragédie de Beyrouth, le choc fécond fut peut-être occasionné par une image des *Réseaux* de Geneviève :

Palestine de mères aux pieds nus serrant la tête du fils mort
contre le ventre d'attente d'un autre fils.

C'est sans doute cette évidence que j'éprouvais l'irrépressible besoin de confirmer, non dans le discours politique, mais dans l'expérience qui jaillit de la quête de tous les sens. Pourquoi est-ce que cette année je m'y suis senti prêt ? C'est ce que je me reprochai de n'avoir su exprimer à Albert.

À 15 heures, j'ai rendez-vous avec Ali, au Centre d'information alternative, dans Jérusalem-Ouest. Comme c'est près de la Poste centrale, j'en profite pour poster mon courrier.

Au Centre d'information, j'entreprends la conversation avec les jeunes gens qui s'activent dans le local, des Palestiniens et quelques Israéliens venus apporter leur solidarité.

Je confie que je n'aime pas la ville neuve.

– Tu veux dire la ville juive ? m'interrompt Karim.

Si nous faisons ici, en Europe, la différence toute naturelle entre Juifs et Israéliens, ces derniers ne comptant que la moitié des populations qui se revendiquent du Judaïsme, vu comme religion et plus souvent encore comme culture, il n'en est pas de même en Palestine. Là-bas le Sionisme, qui présente Israël comme l'État des Juifs du monde entier, affirme une opposition exprimée par eux « entre Juifs et Arabes ». Les Palestiniens se révoltent contre ceux qui les occupent et les oppriment en s'affirmant *Juifs*, et il

est compréhensible que, dans ce contexte, les Palestiniens les nomment *Juifs*.

Une conversation s'engage sur la situation et ses perspectives. Pessimisme général.

– On ne sait pas comment cela finira, lâche Karim.

Ilan est un jeune Juif, actif au Centre d'information en solidarité avec les Palestiniens. Venu enfant avec ses parents des États-Unis, il est mal dans sa peau à Jérusalem. Il répond du tac au tac à Karim en exprimant alors une idée qui, selon lui, court parmi les Juifs de la ville, mais qu'il serait scandaleux d'exprimer ouvertement :

– Tout cela finira à New York...

Une parole définitive, qui clôt la discussion.

Je quitte le Centre Je ne parviens pas ce jour-là à trouver Ali. Je m'apercevrai bien vite qu'on rate la plupart de ses rendez-vous à Jérusalem, qu'il est très difficile de faire des projets.

Je repars vers la porte de Damas. Je le ressens profondément : quand je suis ici, à l'extérieur des remparts, que je dépasse bab al-Jadid et pénètre rue de Jaffa, j'éprouve une impression d'étouffement. Il y règne un mélange d'insouciance et de suspicion. On se retrouve dans un mixte de villégiature et de camp militaire qui serait localisé quelque part entre Rotterdam et Coventry, surtout pas au Moyen-Orient. Même la masse de Juifs du Maghreb et du Machreq se sont désorientés pour se travestir d'une personnalité de type anglo-saxon. Il faut peut-être chercher dans ce refoulement, vécu comme culpabilité, l'incroyable hargne qu'exprime l'extrémisme des colons en Cisjordanie.

Une bouffée de tristesse envahit ma poitrine. J'aurais aimé remplir mieux ma journée. Les soirées sont longues à Jérusalem occupée. Elles apportent leur charge pénible de frustrations avec leurs rues désertées, les gens cloîtrés à l'heure de la fraîcheur, des plaisirs de l'amitié, à l'heure de la disponibilité des sens...

Sous l'arche de la maison de Sharon, située quelques pas plus haut dans la rue Al-Wad, l'armée est entourée de caméras de télévision, braquées sur eux camionnettes qu'on charge de

meubles. Hamid court à ma rencontre : la famille Al-Tams, expulsée, évacue sa maison.

Je me précipite dans ma chambre prendre un appareil photo tandis que des voisins se disposent entre l'armée et le déménagement.

– Veux-tu venir avec nous ? me demande une jeune femme de la famille.

Nous suivons le déménagement en voiture avec son oncle Issa, dont le fils termine ses études de médecine à Paris.



07. Sous l'arche de la maison de Sharon

Rue Salah al-Din, l'armée bloque une voiture dont elle force les occupants à sortir sous le respect des armes, tandis que la police disperse quelques badauds stationnés sur le trottoir.

– Tu pourrais passer pour quelqu'un de la famille, me dit-il.

Moi, j'imagine que j'aurais pu tout aussi bien rencontrer son visage à Milan ou à Toulouse.

Arrivés à Beit Hanina, à quelques kilomètres au nord de Jérusalem, une équipe de jeunes débarque les meubles. Tandis qu'ils les disposent dans l'appartement, dans les va-et-vient, les cris et les bruits de perceuse, Moussa, le frère aîné de Issa me parle. C'est un bel homme de 65 ans, dont les traits et le port noble

me rappellent ceux de l'oncle Léopold, qu'enfant, je prenais plaisir à visiter au Séguéla, sur la route de Foix.

Moussa me parle de Venise, qu'il a aimée, où il s'est senti chez lui. Il me parle, mais je ne l'entends plus, mes pensées m'entraînent hors de ce lieu...

Attablé à un vieux café de Damas, dans un immense patio vitré à l'ombre des mûriers, où la vigne grimpe sur la tonnelle près de la cascade, les hommes se retrouvent, jouent aux cartes. Hormis le narguilé, leur gestes, l'expression de leurs visages, l'éclat de leurs voix, l'atmosphère du lieu, tout me transporte dans un café de Turin ou de Florence. Dans la texture de mes sensations, une onde étrange parcourt le Languedoc et la Syrie, l'Italie et la Palestine...

Moubarak, l'un des gendres de la famille Al-Tams, essaie de faire porter sa voix autour du plateau de thé où tout le monde parle en même temps, pour me raconter comment s'est noué le drame de l'expulsion.

En novembre 87, Sharon achète en plein quartier musulman, une maison qui domine le haut de la rue Al-Wad, à une compagnie israélienne. Celle-ci avait auparavant profité, pour s'emparer de cette maison, de la faiblesse d'esprit d'un vieux commerçant d'Al-Khalil, le nom arabe d'Hébron.

– Par exemple, intervient Hamid, quand on lui demandait un paquet d'Impérial – une des marques de cigarettes palestiniennes dont le boycott des produits israéliens généralise l'usage –, il niait en avoir, alors que tout le monde pouvait les voir sur son étal ! Sa mémoire défaillait...

Pour Sharon, cette prise de possession est l'occasion d'affirmer publiquement le caractère juif de la vieille ville, et il fait disposer à cet effet sur la coupole de sa demeure un immense candélabre juif à neuf branches et un drapeau israélien qu'on voit de loin, du haut de la rue.

– C'est une des causes du déclenchement de l'intifada à Jérusalem, commente Moubarak.

Les jets de pierres sur la maison entraînent la présence permanente de l'armée sous le passage voûté de la rue Al-Wad.

L'immeuble immédiatement voisin appartient à des Palestiniens. Treize familles, soit une centaine de personnes, l'habitent en tant que locataires. Depuis l'arrivée de Sharon,

pressions et intimidations ne cessent pour leur faire évacuer les lieux.

La famille Al-Tams est chrétienne. Elle vit là depuis longtemps. Elle a un contrat de location pour 50 ans encore. La mère y réside avec ses trois fils : Georges, l'aîné, disparu depuis quelques mois, Élias et Francis. Les quatre filles, mariées, y viennent souvent avec leurs enfants. On propose aux fils des cartes d'identité israéliennes, puis de l'argent pour partir. Ils ne plient pas. On les menace de prison. Rien n'y fait.

Il y a un an, Élias est arrêté. Il y a un mois, c'est le tour de Francis. Sous prétexte de participation à l'intifada, comme des centaines d'hommes de la vieille ville.

Il y a trois mois, la mère décède. La famille reçoit un avis d'expulsion. La semaine dernière, la Cour confirme la mesure.

– « Pour raisons de sécurité ! », c'est le motif avancé.

Moussa raconte le procès avec une émotion intense. Il dit son humiliation et sa révolte. La famille Al-Tams, avec sa mère décédée, un fils disparu et deux autres en prison, constituerait une menace pour la sécurité de Sharon... Dans les dix jours, la maison doit être murée. Aussi a-t-on décidé de l'évacuation aujourd'hui. Tout le monde est là : les neveux et les nièces, les voisins aussi, et tout ce monde s'active dans l'appartement de Beit Hanina.

– Huit familles sont déjà parties de l'immeuble, dit Issa. Leurs contrats expiraient dans les années à venir. Il reste encore quatre familles. Hélas, leur tour viendra !

Tout le monde est sûr que l'immeuble sera rouvert dans deux ans, mais ce sera à l'installation de colons juifs. La colonisation de la vieille ville se poursuit, tout le monde est persuadé que les Juifs ont un plan de rénovation et de colonisation qui exclut les Palestiniens de leur propre ville.

– Ils nous prennent tout, commente Henriette, jusqu'à l'air que nous respirons.

– L'année dernière, ajoute Moubarak, les gardes de Sharon ont introduit des chiens dans l'immeuble et les ont lâchés sur les enfants qui jouaient. Pour la première fois, je n'ai pas compté jusqu'à dix.

Il s'en est pris aux soldats, mais son passeport suédois lui a évité les conséquences habituelles de sa protestation. Tout le monde n'a pas un passeport suédois.

- C’est fini, poursuit-il. Nous ne compterons plus jusqu’à dix...
- La Palestine est un rêve, le coupe Issa. Nos parents nous l’ont transmis. Nous ne le verrons sans doute pas se réaliser. Peut-être nos enfants ?

Hamid s’impatiente.



08. Scène habituelle au débouché de la via Dolorosa

- Pourquoi partir si tôt ?
- je dois te ramener à Jérusalem avant de rentrer dans mon village.

J’avais un moment oublié où nous sommes, et les raisons de sa précipitation. Hamid conduit le visage tendu. On n’aime pas circuler le soir. Les routes se vident de Palestiniens, et se peuplent de véhicule de la police et de l’armée, qui campent aux carrefours.

En descendant la rue Al-Wad, je repense à Albert, à la mer et au poisson dont il a parlé. Et pourtant, la mer m’a donné un poisson... J’ai moins honte de mon culot.

Sous la maison de Sharon les soldats contrôlent l'identité des passant palestiniens, et laissent passer les touristes.

Nous avons pris l'habitude, quelques voyageurs comme moi et des voisins du quartier, de prendre nos repas du soir ensemble, ouvrant la table aux visiteurs.

Ce soir, Walid a préparé une *maqluba*, un plat bien agréable que l'on vous sert en Palestine : le riz cuit sur le poulet, séparé de lui par des couches d'aubergines frites, avant que le tout ne soit « renversé » – opération d'où le plat tire son nom – sur un plateau. Chacun ajoute au riz, à sa convenance, salade de tomates et *laban*⁴, « lait fermenté. Manger ensemble le plat commun, à l'aide ses doigts, du pain et de la cuillier, délie la convivialité.

Moment de détente, bavardages, plaisanteries. Mais visages se tendent brusquement, aux bruits de la rue...

On a du mal à trouver le sommeil à Jérusalem, constamment agressé par les talkies-walkies de l'armée branchés à tue-tête, par les cris de la soldatesque qui s'interpelle, lance des ordres, par l'éclat d'un bris de verre : est-ce une vitre cassée, une bouteille jetée, ou l'armée pénètre-t-elle dans une maison ?

Vers deux heures du matin, deux jeunes imprudents sont battus par les soldats sous les fenêtres de l'hôtel. L'un d'eux, frappé au ventre et la bouche en sang, se plaint à un autre soldat. La réponse est un coup de crosse au visage.

Porte de Damas, le soldat a chassé l'oiseau de la lucarne. Le jeu des miroirs a changé la dette inavouée de l'Occident envers un peuple en la souffrance d'un autre peuple.

Mardi 8 août.

En début d'après-midi, je me rends au Hakawati. Je voudrais revoir Sakhr. Il est en répétition, seul en scène, allongé sur le dos. La pièce porte un nom anglais : *I must light*. Le vieil homme se redresse avec beaucoup de difficultés, membre après membre, pour s'asseoir. Il est handicapé et cherche à craquer une allumette avec ses dents : c'est une véritable torture. Est-il dans un hôpital, dans une prison ? Il évoque son enfance, le

⁴ Le *laban* et le « Lait fermenté ».

temps où la paralysie l'a frappé. Finalement, il parvient à son but, et meurt.

Hélas, Sakhr n'est pas disponible et doit se rendre à un rendez-vous à l'extérieur. Désirant rencontrer quelques artistes, je reste là. Un jeune sculpteur expose ses œuvres de bronze et de bois. Elles parlent du paysan et de ses outils, la charrue, le joug, les combinent et les abstraient dans des compositions qui atteignent une indéniable beauté plastique et une réelle force expressive, comme ce centaure-charrue de bronze, devant lequel je m'attarde.

Je demande comment joindre Suleyman Mansur, un peintre, un ami que Mustafa al-Hallaj m'a recommandé de rencontrer. Comme je viens de Damas, on me questionne. Les bruits les plus fous circulent sur les artistes palestiniens de Damas. Cloisonnement ? Isolement ? Je finis par saisir au vol Suleyman, heureux d'avoir des nouvelles fraîches de son ami. Mais il doit partir. Il m'appellera pour me présenter ses toiles. Cependant, cela s'avèrera impossible.

Il est à Jérusalem une roche tarpéienne pour les projets du quotidien...

Je suis terriblement mal à l'aise dans cette ambiance, que je trouve mondaine, fermée, superficielle. Je décide de m'enfuir, avant même d'avoir vu tous les gens que je cherchais.

Je reprends ma respiration en m'enfonçant dans la vieille ville, son jeu de lumières, ses odeurs et ses bruits familiers. Je me résous à aller rendre visite à Nafez, qui était passé à Paris l'an dernier. On m'a dit qu'il habitait vers le fond de la rue Al-Wad. Je m'enquiers de lui auprès d'un commerçant, qui me conduit à un vieil homme, lequel appelle un enfant qui doit me guider. Nous nous dirigeons vers bab al-Nadhir, lumineuse sous le soleil déclinant.

– C'est là, me dit le gamin, en me désignant sur la gauche un escalier qui mène à une porte basse. Cette porte n'ouvre pas sur la pièce d'une maison, elle donne sur un couloir cintré débouchant sur une courette. Nous la parcourons en diagonale et nous enfonçons dans un dédale de ruelles, d'escalier de porches et de cours, remplis de jeux d'enfants, avant de sonner à une porte, sur une terrasse. Quand un vieillard ouvre, mon guide me quitte, et me voilà conduit à un balcon d'où je découvre les toits et les coupoles de la vieille ville qui, sous leur forêt d'antennes disgracieuses, prennent un relief étonnant aux rayons rasants du soir.

On goûte une délicieuse fraîcheur dans ces pièces voûtées sous les coupoles. La femme de Nafez me sert un *tamr hindī*⁵.

– Quand tu es arrivé, j’ai cru voir mon neveu Ibrahim, me dit la mère.

Nafez arrive, rond et jovial. Nous bavardons, jouons avec ses bambins. Il passera me prendre à l’hôtel demain matin.

Par la fenêtre d’une maison, jaillit l’hymne *Bilādī*, entonné par *Radio Al-Qods*, la radio d’Ahmad Jibril, qui émet de quelque part du Liban ou de Syrie, et qu’on écoute en permanence à Jérusalem, afin d’avoir des nouvelles de Palestine autres que les voix officielles israélienne ou jordanienne.

Lorsque, remontant la rue Al-Wad, j’ai hôtel en vue, je remarque une atmosphère inhabituelle. Les gens marchent d’un pas rapide. Un voisin me croise et me lance sans s’arrêter :

– Sharon est là !

Le débouché de la *via Dolorosa* sur la rue Al-Wad est encombré par un attroupement de soldats, de policiers et de civils en armes. Déplacement nerveux de véhicules, cris de talkies-walkies, ordres secs, mouvements de troupe. L’air est irrespirable. Les visages des amis sont animés d’une anxiété électrique.

Je finis par me réfugier sur la terrasse de l’hôtel. J’y bois l’air du couchant qui caresse de rose le dôme et quelques dernières coupoles, tandis que l’ombre, qui s’est étalée dans la rue, remonte vers les toits les plus éloignés.

Mercredi 9 août.

Nafez passe me prendre plus tôt que prévu. J’ai à peine le temps d’avalier mon café. Nous conduisons à l’hôpital Caritas, à Bethléem, sa sœur dont les jumeaux sont en couveuse.

De part et d’autre de la route, de magnifiques oliviers, multisenténaires. La route est barrée par l’armée et des policiers en civil qui arrêtent et fouillent les véhicules à plaques bleues. Nafez habitant à Jérusalem, sous administration civile, possède, lui, une plaque jaune.

Ayant laissé la jeune mère à l’hôpital, nous remontons à Jérusalem. Nafez me parle de Mahmoud Darwich, du poème qui

⁵ Le *tamr hindī*, littéralement « date mûre », a donné le français « tamarin »

a fait tant de bruit l'année dernière, quand la Knesset l'a vu comme un scandaleux manifeste politique :

Vous qui passez pami les paroles passagères
Portez vos noms et partez
Retirez vos heures de notre temps, partez...

– La violence du poème n'est-elle pas la richesse de la vie ?

Nous stationnons à Deir Yassin, le temps d'une course. C'est aujourd'hui une banlieue comme toute autre banlieue de Jérusalem. Cela pourrait être Gennevilliers ou Vitry-sur-Seine sous le soleil, avec une usine d'incinération à ordures. Plus ici la moindre trace du passé, de l'effroyable massacre de 1848, symbolique de la *Nakba*, la « Catastrophe » qui a frappé la Palestine. Deir Yassin, effacé du paysage, pierre après pierre, enfouies sous le béton.

Nous nous retrouvons à Méa Shéarim, le quartier ultraorthodoxe, vivant, pittoresque, détonant avec le reste de Jérusalem-Ouest. Il est manifeste que Nafez a de la sympathie pour ce quartier. On y vient pour acheter les tissus qui servent à confectionner les drapeaux palestiniens, mais chaque couleur chez un commerçant différent...

À la banque où elle travaille, rue de Jaffa, qui traverse Jérusalem d'est en ouest, l'employé parle hébreu avec ses collègues, en arabe et en anglais avec Nafez. C'est un Juif d'Afrique du Nord.

– Nous en avons assez de cette guerre. Il faut que nous vivions en paix, maintenant.

Nous arrivons enfin au bureau du Centre d'études sur la non-violence qu'anime Nafez, dans le bâtiment Nuzha qui jouxte le Hakawati. Pendant que Nafez s'affaire, je feuillète la documentation, en particulier les témoignages des soldats israéliens sur les mauvais traitements dans les prisons. On bat à mort lors des interrogatoires. En Palestine, les soldats israéliens tuent pour l'exemple. Et quelqu'un me rapporte un mot qui, paraît-il, court parmi les Juifs de Jérusalem :

– Tout cela finira à New-York...

Étant appelé à une tâche urgente, Nafez m'accompagne chez Hassan, un jeune homme qui travaille au Centre.

Lorsque nous nous arrêtons dans le terrain vague, derrière le bâtiment de la Poste, les soldats tournent autour d'un véhicule stationné et vide de ses occupants. Ils l'ouvrent et le fouillent.

Il est une heure de l'après-midi. Nous frappons à la porte d'une maison banale, à la façade surchauffée et grise de poussière. L'hôtesse nous fait pénétrer dans le *ṣaḥn al-dār*⁶, le « patio » ombragé et calme, et de là dans une pièce voûtée, l'*istiqbāl* ou « salon de réception ». Les fenêtres et les portes sont ouvertes, mais il règne dans la pièce une agréable fraîcheur. Hassan est là avec deux amis, étudiants comme lui. Boissons faites de lait et de jus de fruits glacés, puis café. Nafez prend alors congé.

– La non-violence ne mène à rien, affirme Muhammad, s'adressant à Hassan. Il nous faut des armes.

– D'abord, où vas-tu trouver des armes ? rétorque Hassan. Et puis, les Juifs n'attendent que cela pour un massacre...

– Nous ne pouvons quand même pas attendre sans réponse qu'on nous emprisonne tous, qu'on nous tue tous !

– L'intifada a ses limites. Il faut trouver d'autres formes de lutte.

– L'issue, c'est l'auto-organisation. Si nous continuons à prendre tous nos problèmes en charge en nous passant des Juifs, les enfants lanceront moins de pierres et nous aurons la force morale avec nous, si on nous agresse...

Le duel traîne en longueur. Visiblement, Zaki s'impatiente. Finalement, il rompt son mutisme :

– Je trouve fautive cette opposition violence / non-violence. La vie n'est-elle pas elle-même violence ? l'enfant qui naît ne pousse-t-il pas un cri ? Il existe une violence riche, féconde, et pas seulement la violence nocive, la brutalité, qui meurtrit et mutilé la vie.

Et, après une pause :

– Hassan, crois-tu vraiment que le terme de *non-violence* soit approprié à l'action de Gandhi ? Crois-tu que la marche du sel n'était pas force vraie, violence vraie ? Je ne refuse pas l'action qui se dit non-violente, parce que je crois qu'elle a le mérite de rassembler nos énergies dans le symbolique : elle nous donne conscience de notre force, elle nous affirme, vis-à-vis de nous-même et des autres.

⁶ Le *ṣaḥn al-dār*, littéralement « la cour de la maison », qui se dit *west al-dār*, littéralement « centre de la maison » au Maghreb, est le « patio ».

– Mais les actions des fedayins, intervient Muhammad, ont aussi servi à cela. Pourquoi faudrait les exclure à l’avenir ? Même si l’heure d’un soulèvement général armé n’a pas encore sonné. Et même si la marche des événements voulait que nous puissions nous en dispenser.

– Je rêve, dit Hassan, d’une marche du sel palestinienne. Vous vous rendez-compte de ce qui se passerait un jour si, de Damas et de Amman, de Saïda et de Haïfa, tout un peuple s’ébranlait pour marcher sur Jérusalem ?

La discussion se poursuit, tantôt âpre, tantôt modérée. Elle n’est certainement pas terminée, car ce n’est pas le seul endroit où j’ai pu l’entendre. Elle court sous les événements quotidiens, comme les racines de l’olivier sous la pierraille.

Aqabat al-Rahbat, littéralement « le Quartier des Nonnes », un groupe de jeunes me hèle. D’où viens-tu ? Ils veulent entendre parler de Paris.

– Ici, nous ne pouvons faire aucun mouvement. Le quartier est sous surveillance constante. Il y a des arrestations toutes les semaines. Nous ne pouvons circuler librement...

Ces jeunes me rappellent ceux de Vitry-sur-Seine, que je connais bien. Je pense à Mustafa qui, rentrant un soir chez lui à bicyclette, il y a plus de dix ans, se fait interpeller par la police.

– Tes papiers !

Mustafa refuse, se débat et parvient à s’enfuir. Quelques minutes plus tard, une trentaine de jeunes de la cité Jean-Couzy, tombent sur les policiers à bras raccourcis.

Pendant deux jours, la cité subit une véritable opération militaire : ratissages, chasse aux jeunes. Les vieux disent :

– C’est la guerre d’Algérie !

Je songe au jeune Kader, tué quelques mois plus tard par un gardien d’immeuble dans la même cité. Les jeunes faisaient du bruit dans la cage d’escalier. Mais dans quel endroit se retrouver et jouer ? Interdits les cafés, interdite la patinoire, refusée la salle de réunion de la Municipalité posée là, au centre du quartier et où les jeunes doivent se contenter de regarder les repas de fête des notables par les fenêtres. Pas de terrain de jeu. Exclus de tout. La misère de l’asphalte et du béton, et l’irruption incessante de la police. Le gardien écope

de quatre mois de prison, pour la forme. Combien de jeunes ont-ils été tués depuis. Jusqu'à la marche pour l'Égalité de 1983 ?

Il y a dix ans, les jeunes de Vitry se disaient palestiniens. Pour eux, la Palestine, c'était là où ils vivaient.

Jeudi 10 août.

J'ai rendez-vous avec Jihad, qui doit me conduire à Jalazone. Mais il n'est pas disponible avant 14 heures.

J'aimerais trouver au bureau des Relations publiques de Bir Zeit, quelqu'un qui me donne des détails sur le mouvement d'auto-organisation dans les territoires occupés, en attendant mon rendez-vous. Mais personne n'est disponible.

Finalement, un étudiant engage la conversation avec moi. Nous parlons de l'état d'esprit des jeunes.

– Les jeunes d'aujourd'hui sont la génération de la guerre. Si on leur demande ce dont ils rêvent. Ils répondent : un fusil.

Le Mukhayyam Jalazone n'est qu'à quelques kilomètres au nord de Ramallah. À notre droite, sur la colline que longe la route, une immense colonie juive, entourée de sa double rangée de barbelés. Elle surplombe le camp, blotti dans la cuvette sur notre gauche, et sous la surveillance soutenue d'un poste militaire qui contrôle en même temps les véhicules allant et venant sur la route de Naplouse.

Après nous être engouffrés dans les ruelles étroites du mukhayyam, nous trouvons vite la maison des sœurs Zarara. Fatima et Hajjar me baisent les mains, pleurent aux nouvelles d'Abdu l-Hay, leur frère, exilé à Damas.

Après une vie de combattant, Abdu l-Hay chante la geste nationale. La Palestine est une femme, enracinée dans le sol, et ses membres deviennent branches d'olivier, sur des bas-reliefs pleines de force et de tendresse. C'est en visitant son atelier au Mukhayyam Yarmuk que me vint l'idée de visiter sa famille démembrée entre Damas, Amman et Jalazone.

La famille est originaire du village d'Al-Dweymé, au sud-ouest d'Al-Khalil, Hébron pour les Arabes . C'est le lieu, le 29 octobre 1948, d'un massacre d'une centaine d'habitants n'ayant pu fuir à l'approche des troupes israéliennes et réfugiés dans leurs maisons

et dans la mosquée, et l'exécution sommaire de plusieurs dizaines de soldats prisonniers, cela avant que le village ne soit rasé.

Abou Youssef a déserté l'armée jordanienne avec l'organisation clandestine du Fatah en 1970, lors de Septembre noir, nom que porte le massacre des fedayin des camps de réfugiés palestiniens par les troupes du roi Hussein de Jordanie. Il vit aujourd'hui à Damas avec deux de ses filles, ne peut revenir à Amman où demeurent actuellement sa femme, d'autres filles et ses fils, Issa et Taleb, auxquels j'ai pu rendre visite sur la route de Damas au Caire. Taleb a été fait prisonnier des Israéliens dans une opération de fedayins en 1982 et a pu être libéré à l'occasion d'un échange de prisonniers en 1985.

Petit à petit, la maison de Fatima s'emplit. Ses fils, ses petits-enfants, ses neveux s'attroupent.

Son fils, Ahmad est sorti la veille de la prison du Néguev – *al-Naqab* pour les Arabes –, après six mois de détention administrative, en vertu de cette loi britannique datant de la Palestine mandataire, toujours en vigueur, qui permet d'incarcérer arbitrairement les suspects, sans jugement et, par le jeu des renouvellements semestriels, pratiquement sans limite de temps.

Ahmad me demande des nouvelles de son cousin Taleb. Il ne l'a vu qu'une fois, quand il lui rendu visite en prison. Il me raconte comment, lorsque son oncle a été vu à la télévision, lors de l'évacuation de Beyrouth, par les fedayin palestiniens en 1982, sa mère a embrassé l'écran en pleurant.

La petite Lina, aux tresses blondes et la belle robe noire fleurie, joue sur la terrasse avec son cousin Haytham. Elle a l'innocence blessée du souvenir de l'uzi, le pistolet-mitrailleur du soldat israélien, pointé sur elle.

Nous buvons le thé. Abou Ali, le mari de Fatima, est resté dehors, assis sous le figuier.

J'aimerais l'entendre parler de son village.

– Mon père parle très rarement de notre village, remarque Ali, né au mukhayyam, comme toute sa génération.

– Essayons tout de même !

Au bout d'un moment, Abou Ali arrive d'un pas difficile, s'appuyant sur sa canne. Il a 86 ans. Il a revêtu ses beaux habits.

– Raconte-moi Al-Dweymé, s'il te plaît.

Abou Ali parle avec émotion. Il dit le goût des *tīn*, des « figes », et des *kwāz šabr*⁷, l'olivier fécond, le blé craquant sous la meule :



09. La petite Lina, Jalazone

– Il fallait voir Abou Youssef, mon beau-frère, à seize ans, comme il était vaillant au travail !

Abou Ali dit les femmes aux robes de fête qui dansaient à la récolte des jours et des jours, les bédouins qui plantaient leur tente à la tonte de moutons, les couleurs des tissus de coton et de soie.

– Il y avait tout ce qu'il fallait au souk.

Il dit les hommes fumant le narguilé au café, les soirées joyeuses.

– Et puis les soldats sont arrivés...

Abou Ali ne dira plus un mot. Il retourne sous son figuier.

⁷ Le figuier de Barbarie, qui est *al-hindī* au Maghreb est ici *al-šabr*.

Les fils de Fatima et de Hajjar ont tous la chance d'avoir un travail : qui instituteur, qui employé de l'UNRWA, qui garçon de restaurant. Sauf Ahmad, naturellement, puisqu'il sort de prison.

– Les Juifs, dit Ahmad, aimeraient que nous nous contentions de manger et de dormir tranquillement. Comme des animaux. Nous, nous ne voulons pas de cela. Nous voulons affirmer notre identité.

– Nous avons derrière nous une civilisation, ajoute un de ses frères.



10. Les sœurs Zarara

– Nous ne voulons pas seulement notre État palestinien, dit un voisin, mais l'unité de notre pays, et la justice dans le monde entier.

Sur le mur de la maison d'en face, est peint un drapeau palestinien, et cette inscription : *al-intifāda mustamarra*, « l'intifada continue ».

Il est maintenant 17 heures passées. Je dois rentrer à Jérusalem. On me presse de rester, de passer la nuit au mukhayyam. C'est impossible. Je reviendrai. Ali passera me prendre à l'hôtel dimanche après-midi.

J'embrasse Fatima, et sors avec Ali qui me conduit vers l'entrée du mukhayyam, où sont postés les taxis pour Ramallah.

À mi-chemin, un homme nous arrête. Les soldats ont pénétré dans le mukhayyam et remontent vers nous. Nous entrons précipitamment dans une maison, juste avant qu'une jeep ne

déboule dans la rue. De là, nous passons dans un jardin, puis dans un autre. Nous savons que, du poste de contrôle, les soldats peuvent nous voir. En faisant mine de nous promener à travers les vergers, nous goûtons aux fruits d'une quantité incroyable de figuiers, tout en nous frayant insensiblement une voie vers le haut de la colline. Lorsque nous enjambons le muret de pierres qui borde la petite route, juste avant l'école qu'un léger épaulement cache encore, un coup de feu claque derrière nous, en contre-bas, sans doute vers l'entrée du mukhayyam.

– Tu sais ce que cela peut être ?

Ali ne sait pas. Cela arrive si souvent ! En me conduisant à la route où il arrêtera pour moi une voiture particulière pour Ramallah, il me parle de ses enfants, des enfants de Palestine.

– Nous aimons vraiment nos enfants. Nous nous reconnaissons en eux.

Vendredi 11 août

En fin de matinée, je me retrouve au Hakawati. Sakhr est en répétition sur la scène de la grande salle. À la seconde écoute de la pièce, *I must light*, je saisis mieux le texte. Après les commentaires et les discussions qui suivent le jeu, Sakhr m'invite à déjeuner chez lui avec un jeune couple, elle de Ramallah, lui Allemand de Stuttgart, venus pour se marier cet été en Palestine.

Nous sommes à Al-Thawri, sur l'ancienne route de Bethléem. De la maison semi-troglodyte, au flanc de la montagne, une vue superbe. Les versants des collines proches, rudes, blancs sous le soleil. Au milieu de l'abrupt lumineux qu'encadre la porte, sur l'autre versant du val, un auvent de toile rouge, au fond d'une terrasse pierre.

– Qu'est-ce ? L'étal d'un marchand ?

– C'est un mariage.

Il n'y a pas vingt personnes. Je n'aurais pas deviné.

– Avant l'intifada, me dit Sakhr, tu aurais compté cinquante personnes à une telle fête.

Aujourd'hui, les gens ont peur. Tout rassemblement est suspect. Les soldats n'aiment pas ça. Je songe à *Noce en Galilée*⁸, ce film de

⁸ «*Ors al-Jalil*, film franco-belgo-palestinien, sorti en 1987.

Michel Khleifi, tout de poésie, de couleurs vives, mais au rythme trop lent à mon goût. Pauvre noce en Judée...

– Tout est clame pourtant !

– Tu ne sais pas ce qui peut advenir dans les cinq minutes...

Le soir, dans la salle commune de l'hôtel.

La télévision jordanienne relate de nombreux affrontements dans les villages et les camps de réfugiés de la région de Ramallah et celle de Bethléem, les deux jours précédents. Les trois jeunes touristes français, des enseignants, qui me happent dans leur conversation, à la fin de leur repas, n'ont rien entendu des informations, même celles de l'édition quotidienne en langue française. Passés par la Syrie et la Jordanie, en quête d'exotisme, ils ne sont pas sensibles aux différences d'atmosphère. Ils ont l'esprit et les sens braqués sur les paysages, et ne remarquent pas les gens... Comment peut-il exister de tels compartiments dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre être ? D'où viennent ces murs que nous avons tant de mal à déceler en nous ?

Pris d'un mal de crâne effroyable, je vais me coucher, mais ne trouve pas le sommeil.

Un sentiment contradictoire me hante. Je revois le panorama magnifique que l'on découvre à Jalazone, la colline de Bir Zeit : tout ce calme, toute cette douceur, brutalement lacérés par la vue d'un poste militaire barrant la circulation sur la route qui entaille horizontalement la colline, à un jet de pierre du mukhayyam.

Je pense à cette joie sereine que vous procure le dôme resplendissant, sou l'arche d'une de ces vieilles bâtisses de Jérusalem, à ce bonheur déchiré par la vue d'un soldat, mitraillette à l'épaule.

Je songe aux visages riants qui, d'un coup, se figent.

Tant d'avaries, de saccage de la beauté, la vie ! Cela suscite en vous une tension constante, extrême, qui vous ravit le repos.

Et je songe à Abou Ali, racontant Al-Dweymé. Les journaux, la télévision égrènent quotidiennement le long et monotone chapelet de la statistique des morts et des blessés. Est-ce seulement cela la Palestine, et la vie ? Abou Ali, lui, sait davantage d'humiliations et de blessures, de tortures qu'il est possible d'imaginer. Et pourtant, il

n'en parle pas, il parle de ses joies, de ses moments heureux. Comme la plupart des gens ici, il vous communique l'énergie qui permet de faire face à la négation, à la tristesse, à la mort.

Mustafa al-Hallaj et de nouveau près de moi, qui me parle. Faut-il que l'homme connaisse la pire des souffrances pour être debout ?

Mon mal de tête se dissipe, rendant mes sens plus disponibles à ce qui m'entoure. Je peux maintenant distinguer le mince filet d'un naï nostalgique dans la nuit. Mais le commence à peine à me laisser bercer par cette modulation, que je me surprends à penser : ce plaisir va être brisé. Je prends sur moi-même. Il faut absolument que je goûte tout le bonheur que m'offre de joueur de naï inconnu. La musique emplit tout le lieu qui entre en résonance à ses vibrations. Je sens mon cœur se dilater jusqu'à épouser vivant dans son entièreté.

Avant que ce moment ne soit déchiré le braillement des talkies-walkies de soldats dans la rue.

Samedi 12 août.

Dans un hennissement sans fin, un cheval bleu tombe à la renverse dans un ralenti sans fin, de la falaise d'un tableau de Mantegna, fantastique dans sa vertigineuse alternance vaporeuse de ceintures de remparts et de terrasses d'oliviers. C'est avec cette image d'une étrange douceur que je m'éveille.

J'ai rendez-vous avec Jaber au camp de réfugié de Dheyshé. N'ayant pas trouvé aujourd'hui de bus pour Hébron – *al-Khalīl* pour les Arabes –, je me suis arrêté à Bethléem et, depuis un quart d'heure, j'attends un taxi sur une placette qu'enserrent des collines chargées d'églises, blanches sous le soleil.

– *Mukhayyam al-Dāheishé* ?

– Ce sera trois shekels.

Le *service*, le taxi collectif, est vide, et je suis pressé. Je risque d'être en retard à mon rendez-vous. Je ne discute pas, bien que nous ne soyons qu'à deux pas. Nous longeons la haute grille du mukhayyam, doublée de barbelés. L'armée campe à l'entrée.

– Dépose-moi plus loin, après la grille, s'il te plaît.

– Cela fera deux shekels de plus.

Le chauffeur profite de la situation. Je le règle en partant d'un éclat de rire :

– Toi, tu aimes plaisanter !

Dans la poussière grise de la rue, je demande à un groupe d'hommes qui s'affaire à l'entrée d'un atelier mécanique, où habite Jaber. L'un d'eux me conduit quelques pas et me confie à un autre guide. La chaussée, défoncée, est barrée par une pelleteuse. Les voisins du quartier ont loué l'engin pour la refaire. Je reconnais Jaber et remercie mon guide.

L'homme vient de faire dix ans de prison, m'apprend Jaber.

Quelques minutes dans le nuage de poussière de la ruelle que nous empruntons sur la droite et nous poussons une porte. Elle donne sur un jardin coquet, avec sa haie de fusains, deux jeunes oliviers, quelques ceps de vigne, des haricots grimpants, un minuscule carré d'aubergines et un plant de tomates solitaire. La pièce où Jaber m'invite à m'asseoir est refaite à neuf, fraîche et reposante, égayée de toutes sortes de plantes vertes et de fleurs, photos et décorations.

– Lorsque la maison est endommagée, saccagée par l'occupant, tous les gens du quartier se font un point d'honneur à la remettre à neuf, à procurer le mobilier de remplacement à la famille frappée. Mais cela ne remplace pas le passé...

La propreté, le charme d'un intérieur, cette oasis dans la poussière du mukhyyam, sont affirmation de vie, ils sont combat.

Jaber me raconte la vie du mukhyyam surpeuplé, l'interdiction de construire hors des limites. Récemment, plus de vingt maisons ont été détruites par l'armée pour cette raison. Interdiction aussi d'ériger plus de deux étages aux maisons. On s'entasse. Quelques familles riches s'établissent ailleurs, mais la plupart des habitants du camp tiennent absolument à rester sur place. Ils sont des réfugiés et l'assument. Ils vivront là jusqu'à ce qu'ils retrouvent leur Palestine.

Jaber parle de l'eau, régulièrement coupée. Non parce que la nature n'en donne pas suffisamment: il y a une bonne source dans l'enceinte du mukhyyam. Mais parce qu'elle a été captée pour les besoins d'une colonie juive proche. Elle est aussi régulièrement coupée par mesure punitive. Même chose pour

l'électricité. Avant que les écoles n'aient été fermées pour combattre l'intifada, la fourniture d'électricité était régulièrement interrompue dans les semaines précédant la *tawjhiyyé*, qui correspond au baccalauréat, ce qui empêchait les élèves de réviser leur examen.

La vie du mukhayyam repose uniquement sur l'entraide des voisins du quartier. Aucun service public ne fonctionne. Toute association est interdite comme subversive, même une association de jeu pour les enfants.

Par la fenêtre de la maison, on voit nettement se découper sur le ciel, au sommet de la colline, la jeep de l'armée arborant un immense drapeau israélien. Il existe autour du mukhayyam quatre points de surveillance permanents de ce type. Sans parler des contrôles à l'improviste faits dans les rues du camp, des perquisitions perpétuelles, des arrestations incessantes. Tout le monde est en permanence sur le qui-vive.

Jaber, lui, a passé un an et demi en prison. Il ne veut pas y retourner.

– N'importe qui peut être arrêté à n'importe quel moment, pour n'importe quel motif. Tu sais ce que c'est que la détention administrative.

Je n'ose même pas poser à Jaber de questions sur les conditions de détention.

La répression de l'intifada a fait beaucoup de victimes dans le mukhayyam de Dheyshé.

La première fut un vieil homme assassiné dans des circonstances inconnues.

Puis ce fut le tour de Nasser, la poitrine ouverte d'une effroyable blessure. Comment aller à l'hôpital ? Toute la nuit, ses amis ont lavé sa plaie de parfums et de larmes. Nasser est mort au petit matin.

Ensuite, c'est Rufeida qui fut tuée d'une balle dum-dum. Qui sait pourquoi ? L'armée a prétendu qu'il s'agissait d'un accident de voiture. Mais au bout de quelques semaines, un médecin a parlé... Photo insoutenable.

Par la suite, une dizaine de jeunes a succombé dans des affrontements avec l'armée, échauffourées qui suivent généralement l'irruption des soldats dans les mukhayyam-s, ou bien des manifestations.

Et puis, bien d'autres encore sont morts...

Nous buvons le thé et mangeons des fruits avec les jeunes frères de Jaber, venus se joindre à nous. Tous veulent faire des études supérieures. Jaber lui aussi aimerait bien reprendre les siennes. Mais où ? Les universités sont presque toutes fermées. En attendant, il travaille dans le bâtiment, chez les Juifs, comme on dit, dans la suspicion et l'humiliation quotidiennes.

Jaber :

– De nos jours, l'immense majorité des jeunes a fait des études, mais les Juifs feignent de nous croire incultes. Ils nous parlent comme des abrutis, même l'homme le plus simple et le moins cultivé s'imagine qu'il a tout à nous apprendre. Chez nous, faire des études est un besoin d'affirmer notre identité, c'est une lutte.

Jaber me montre un album de Naji al-Ali, caricaturiste brillant et percutant. C'est lui qui a créé en 1969 le personnage e Handala, un petit garçon qui accompagne tous se dessins et que l'on rencontre partout, croqué sur des affiches et des livres, taggé sur les murs. Personne, mieux que lui, ne symbolise aujourd'hui cet enfant palestinien qui lance sa pierre. Qui a donc assassiné cet artiste militant l'an à Londres ?

– Cette situation va continuer encore très longtemps. Nous ne savons pas jusqu'à quand. Mais nous savons que nous devons tous être ensemble.

Jaber a rendez-vous à 16 heures à Jérusalem. Il doit consulter un avocat pour un ami. Nous partons ensemble.

À 14 heures, nous sortons dans la ruelle. Déserte. Jaber va jeter un coup d'œil à l'angle de la rue. Un voisin sort précipitamment pour dire que l'armée est là. Elle sillonne le quartier, barrant notre voie vers la sortie du mukhayyam. Nous rentrons dans la maison. Dix minutes plus tard, une fillette pénètre dans le jardinet. L'armée s'est stabilisée. Nous pouvons sortir par le haut du camp. La fillette repart en courant vers sa maison toute proche.

– Son père vient d'être tué par les soldats.

Par une enfilade de venelles désertes, nous gravissons la colline. Sur un aplat, des traces de pneus.

– Là, les enfants jouaient au ballon avant l'intifada. Désormais, l'armée occupe régulièrement l'endroit. Les enfants n'ont plus de terrain de jeu.

Nous atteignons le sommet de la colline pierreuse parsemée de chardons et de petits buissons d'épineux dont le nom m'échappe. L'aplat que nous avons laissé derrière nous cache le mukhayyam, engoncé dans la cuvette. Nous n'en apercevons plus que les terrasses des maisons, encombrées de réservoirs et hérissées d'antennes de télévision. Au loin, Bethléem.

Nous descendons le versant opposé qui donne sur une immense carrière, vide heureusement. C'est samedi, le shabbat pour les Juifs.

Nouvelle colline caillouteuse dont nous franchissons le sommet, et nous nous frayons, parmi les buissons de genêts épineux, un chemin vers le val.

Jaber me parle à présent de la prison.

– Notre esprit est tellement occupé par la tension de l'instant que nous perdons l'habitude de retrouver le passé comme de penser au futur.

Hors du temps, on meurt lentement.

– Je ne pouvais même plus revoir le visage de ma mère.

Par un chemin qui court entre les murets de pierres siècles ceinturant des vergers, nous atteignons la route d'Hébron à Jérusalem.

– Ce lieu se nomme Al-Khidr. C'est là que l'archange Georges a terrassé le dragon* .

Passé au ralenti une jeep de l'armée. Les soldats nous scrutent... Enfin un taxi.

Sur Sultan Suleyman, Jaber rencontre des amis, apprend que son rendez-vous est raté. Nous avons le temps de bavarder encore et je l'invite au Pilgrim Palace. J'aime y boire un verre de vin blanc sec de Bethléem frais.

Jaber me pose des questions sur ma famille, sur Paris, sur mon village natal. Il me confie ses projets. Il aimerait venir en France, mais doit d'abord apprendre la langue française. Il y a un risque qu'il ne puisse ensuite retourner. Il veut vivre à Dheyshé.

Jaber doit rentrer au mukhayyam à 6 heures. Ensuite, c'est problématique. Nous nous reverrons : il passera me voir à l'hôtel à la première grève générale. Mais cela ne se fera pas.

* Voir *supra*, page 9.

Je rentre à l'hôtel. Gardant la mémoire de l'atmosphère de Damas, de Amman, ou du Caire à la même heure, je ne parviens pas à me faire aux magasins fermés, aux rues vides.

Devant l'hospice autrichien, un groupe d'enfants joue au ballon. Passe une patrouille de soldats. Les enfants l'esquivent. Un des soldats cherche à entrer dans le jeu. Les visages des enfants se figent. L'un des gamins serre le ballon entre ses mains, sans le livrer. Les soldats poursuivent leur route et le jeu reprend.

À la loge de l'hôtel, une jeune anglaise s'adresse à Walid, le gérant :

– Je m'excuse pour cette nuit. J'ai eu peur d'être *murdered*.

À l'Office du tourisme israélien, on lui avait dit que la vieille ville arabe est dangereuse la nuit, qu'on risque d'y être assassiné. Aussi avait-elle demandé à une patrouille de soldats de l'accompagner jusqu'à l'hôtel. À trois heures du matin, voilà le malheureux Walid réveillé brutalement par les soldats qui frappent à la porte : perquisition, arrestation ?

– Vous êtes ici dans la Jérusalem arabe. *You're our guest*. Nous n'avons pas l'habitude d'assassiner nos hôtes. Vous savez ce que signifie l'armée qui frappe aux portes la nuit ? Si vous nous respectez, cessez de croire aux fables des Juifs.

– Je ne savais pas, je suis désolée...

Guerd, le promeneur de l'Eifel et moi, nous profitons de l'heure pour aller contempler le coucher du soleil sur la ville, du haut du Mont des Oliviers.

Par la Porte des Lions, nous descendons la route de Jéricho qui donne sur tombeau de la Vierge et Gethsémani, dans la splendeur des bougainvillées et des oliviers. Et ces effluves de jasmin... Piero della Francesca a probablement imaginé ce lieu. C'est la même lumière qui inonde ses fresques d'Arezzo.

La route serpente entre les murs de pierres parmi les champs d'oliviers. Les flammes noires des cyprès jaillissent sur le versant du Mont des Oliviers dont le couchant dore la terre crayeuse. Nous cheminons en silence, cherchant à capter les lumières et les senteurs du soir qui vient. La vieille ville baigne dans une atmosphère estompée d'un contre-jour azuré, celle-là même où

tombe au ralenti le cheval bleu qui revient régulièrement dans mes songes.

La route devient rue sombre, engoncée dans les murs de béton de l'hôpital Maqassed qui chapeaute le Mont, et ceux d'une rangée de maisons qui interdit le panorama. La route de crête est déserte. Nous prenons vers le sud.

Un terrain vague pierreux, aux oliviers mutilés. Nous franchissons le portail d'un enclos délabré. Au fond, la falaise bordée d'arbres nous livrera peut-être une bonne vue sur la ville. Parmi les oliviers et les figuiers chargés de poussière, un groupe d'enfants joue au ballon. À notre intrusion sur leur territoire, deux garçonnets s'avancent vers nous, menaçant d'une pierre.

– *Barra ! Barra !* « Dehors, dehors ! »

– Qu'est-ce que vous dites ?

Le premier enfant s'arrête, interdit.

– Tu t'appelles comment ?

Se tournant du côté de ceux qui continuent à jouer :

– Il parle arabe ! Il parle arabe !

Les garçonnets baissent le bras. Je m'assieds sur mes talons, devant eux.

– Comment t'appelles-tu ?

– Mohammad.

Mohammad a cinq ans. L'autre se nomme Mahmoud. Il a six ans. Un des plus grands, dans les neuf ans peut-être, s'avance et nous tend la main.

– *Marhaban*, « bienvenue » !

La discussion s'engage. D'où venez-vous ? Pourquoi ? L'école. Le jeu. L'âne qui dort sous son bât.

Le panorama n'est pas visible de ce côté. Nous allons tenter d'aller plus au nord sur la route de crête, afin de saisir le soleil obliquement sur la vieille ville et diminuer l'effet de contre-jour. Nous retournons sur nos pas. Le petit Mohammad me prend par la main. Les autres jouent au ballon. Au moment où nous allons sortir de l'enclos, un des grands quitte le jeu et vient vers nous :

– Au revoir. Vous reviendrez peut-être ?

– *In sha'Allah !*

Le petit Mohammad continue de trotter dans la rue en me tenant la main un moment, puis retourne jouer avec les autres.

Nous bifurquons à gauche, sur un vaste terrain vague, en suivant l'enceinte de l'église grecque orthodoxe. Sur le mur, fraîchement peint, un immense drapeau palestinien, avec cette inscription : « Nous voulons notre État palestinien ! ». Les inscriptions sur les murs sont toujours fraîches en Palestine. L'armée veille à les faire effacer, ce qui est souvent un motif d'affrontements.

Nous débouchons enfin sur la vue de la ville dont nous étions en quête. Maintenant, l'atmosphère diaphane s'anime d'ors et d'ombres bleutées. La profondeur de l'espace donne une respiration qui s'arrête aux grands hôtels de béton de la Jérusalem du mandat britannique, surplombant la vieille cité, et blessent le regard. Devant nous, un pin dénudé barre le paysage à la manière d'une croix.

Sur la pente d'un chemin en contrebas, deux enfants montent un âne malingre, les oreilles rabattues. Ils lui battent la croupe d'une branche. L'animal renâcle. Les enfants sautent à terre, frappent de plus belle, et grimpent à nouveau sur son dos. Le pauvre bourricot gravit lentement la pente. J'ai de l'affection pour les ânes. À Montgailhard⁹, mon grand-père Pierre avait un âne gris, appelé par dérision Musso, du nom du fasciste italien. Il était né le même jour que moi et j'ai donc grandi avec lui : combien de fois m'a-t-il mené au champ, en tirant la charrette sur un chemin qu'il connaissait par cœur ?

Nous rejoignons les enfants.

– Pourquoi battez-vous l'âne ?

– Il ne veut pas avancer !

– Comment s'appelle-t-il ?

– Antar.

– Si vous le maltraitez, Antar, que va dire sa bien-aimée, Abla ?

Les yeux des enfants se font ronds comme de billes. Il avait de l'humour, celui qui a baptisé ce malheureux baudet du nom du héros Antar ! À Guerd, intrigué, je raconte l'histoire de Antar, dont je gardai en mémoire l'image fière, avec ses immenses moustaches, la lance à la main, sur un abat-jour de la maison

⁹ Montgailhard est à 4 km au sud de Foix sur la Nationale 20.

musée de Asmi Moraly, le vieux poète magicien de Damas, nostalgique de Paris, où il avait côtoyé après la Guerre, la faune littéraire germanopratine. Antar, l'exclu, né de mère noire et esclave, Antar le valeureux, qui a su par ses exploits guerriers gagner l'estime de sa tribu et pu enfin épouser sa bien-aimée, jusque-là refusée, sa cousine Abla.

Les bulbes dorés de Sainte-Marie-Madeleine resplendissent dans leur écrin de verdure. Nous coupons à travers les oliveraies, nous



11. Le Dôme du Rocher, depuis le Mont des Oliviers

nous attardons près des cyprès du versant, et du grenadier du tombeau de Marie.

Nous avons oublié la patrouille de la Porte des Lions, la jeep qui fonce en trombe dans le *via Dolorosa*, dispersant en catastrophe les petits enfants imprudents qui jouent sur la chaussée.

Aux infos, dans le village de Tammoun, près de Jénine, trois enfants ont été brûlés par l'explosion d'un objet non-identifié. Les militaires prétendent n'avoir eu aucune activité en cet endroit avant l'accident. Mais le bruit court que des colons et des soldats déposent des explosifs à l'aspect de friandises qui piègent les enfants. Un jeune a été blessé hier par des tirs à Bethléem. Aujourd'hui, la ville est en ébullition, après que les soldats ont brisé les jambes de deux hommes avec des balles de plastique.

Je fuis la télévision qui, sur la chaîne jordanienne, produit les pires séries américaines.

Dans un prospectus de l'Office de tourisme israélien, qui traîne sur une table de la salle commune, on parle de l'intifada. On félicite les jeunes touristes de lui porter un coup en venant ici, à Jérusalem. Leur présence même serait une désapprobation de la révolte des pierres et un soutien à la politique d'Israël. Faut-il discuter avec l'OLP ? Une voix pour : bien sûr, les gens de l'OLP restent des terroristes qui ont commis des crimes les plus invraisemblables contre des innocents, mais comment arriver à la paix sans parler avec ses ennemis ? Une voix contre : imaginez que les Hispano-américains du Texas revendiquent aujourd'hui l'indépendance ; ne mettriez-vous pas toutes vos énergies au service de l'Amérique pour combattre cette incroyable prétention ?

Un couple de jeunes touristes français m'invite à prendre le café. Il est venu visiter Israël, avec la lecture d'*Exodus* de Leon Uris pour viatique. Ils s'étonnent de ce qui se passe dans la vieille ville, ne comprennent pas. Ils questionnent, découvrent les Palestiniens et l'intifada.

J'imagine mon ami Mokhtar, de Radio-Soleil, à Oujda. L'oreille collée à son transistor, il suivait avec passion les bouleversements de mai 1968 en France, et il s'est précipité à Paris, bouillant d'enthousiasme.

Je le revois me disant comment il s'enflammait pour les luttes ouvrières et la Palestine. Mais il y avait aussi les bidonvilles, les crimes racistes.

– Dès qu'on avait une figure d'Arabe, on était tiré comme un lapin.

Mokhtar et ceux de sa génération se sont aperçus que se sentir palestinien, cela exigeait bien plus que de crier *Tahyā Filastīn !*, « Vive la Palestine ! ». C'était affronter, à Paris comme à Marseille, la négation, l'exclusion et la haine. La Palestine était là, aussi.

Dimanche 13 août.

J'ai bien fait de passer ce matin au bâtiment Nuzha, car mon rendez-vous de demain est bousculé : Nafez doit avancer son départ pour Paris.

Un jeune homme entre dans le bureau. Il vient de faire six mois de prison. Détention administrative.

– Depuis vendredi, la détention administrative est passée à un an, commente quelqu'un.

Nafez va monter une opération à Abou Dis. Elle s'appellera *Ya b-balāš*, « c'est gratuit », une vente à prix modiques d'habits récoltés par solidarité en Europe et aux États-Unis, afin de financer l'organisation des scouts. Le jeune a entendu parler de cela en prison. Aussi a-t-il pris le risque de venir voir Nafez à Jérusalem : sans papiers, il lui est interdit de sortir des territoires...

Les associations sont théoriquement libres à Jérusalem-Est annexé par Israël. C'est pourquoi une organisation de scouts palestiniens a pu y voir le jour. Nafez tente par tous les moyens de la faire reconnaître par l'organisation mondiale, tandis qu'une campagne menée par Sharon et ses amis vise à faire interdire toute association palestinienne à Jérusalem sous prétexte d'appui à l'intifada. Une course est donc engagée. Qui gagnera ?

Dans le cadre légal, les scouts pourraient mettre sur pied un système postal dans les territoires. Point de postes officielles, en effet. Il faut louer une boîte postale dans les grandes agglomérations pour recevoir du courrier, ou alors passer par les commerçants. Le courrier peut ainsi mettre des semaines ou des mois avant de parvenir au destinataire, quand il passe, sain et sauf, la censure israélienne, les barrages de l'armée, et quand il ne se perd pas. Tout est fait pour entraver la vie.

On pourrait aussi envisager d'organiser un corps de pompiers volontaires par le canal de l'organisations des scouts palestiniens. Il n'y a pas de pompiers en Cisjordanie.

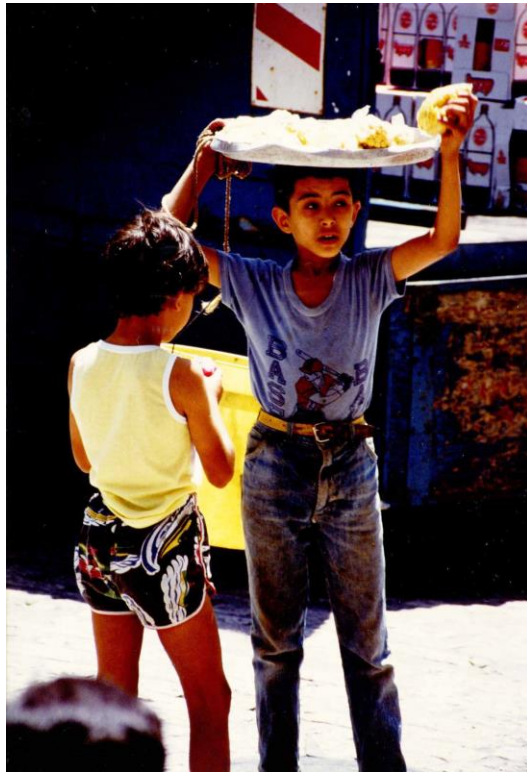
Vers 14 h 30, je rentre à l'hôtel. Salah al-Din est déserte. Seuls les miliciens et la police sont visibles dans le haut de la rue, où les Israéliens ont installé leur ministère de la Justice : il faut, pense-t-on ici, que les Juifs viennent dans la ville arabe.

La porte de Damas et le rue Al-Wad ont perdu toute animation. Dire que ce matin, il fallait s'entêter pour force le passage dans le tourbillon de la foule ! Passer le goulet d'étranglement de la Porte était un exploit à cette heure-là !

Le matin, le flot des passants se déverse dans l'étroit canal de la rue. L'espace y est encore rétréci par le va-et-vient des gamins

vendant leur *turmus*, les paysannes aux robes brodées, assises à terre et adossées aux murs devant leurs sacs et paniers de figues et de raisins, de *şabar*, de tomates, de ces petites poires parfumées que, chez moi, on appelle *perous*. Et il faut aussi contourner les chicanes des marchands de pain, de cigarettes, de gâteaux, d'épices, les vendeurs de boissons fraîches, de citronnade, de *tamr hindī*, ou de jus de caroube.

L'après-midi, la clameur de la foule multicolore s'est éteinte.



12. Le petit marchand de *turmus*

À l'hôtel, Mahmoud, venu remplacer un moment le gérant, me dit qu'un type vient de passer. Il a demandé à voir son ami français. Il n'a pu dire son nom, mais m'a décrit avec exactitude. Il a dit s'appeler Maurice. Sur sa poitrine, chemise largement ouverte, une croix de David. Le voisin a affirmé qu'il ne connaissait, dans l'hôtel, personne ne répondant à la description faite. Quant à moi, je ne connais pas de Maurice....

L'armée vient camper au croisement de la *via Dolorosa* pendant une demi-heure.

Au thé chez Khaled, on bavarde de la situation.

- Comment voyez-vous l’avenir ? Demandé-je ?
- Difficile de prévoir ce qui se passera, dit Soleiman.
- Cela ne dépend pas de nous, ajoute Khaled.
- D’une Conférence internationale, alors ?
- Nous scrutons toute possibilité de changement et d’influence sur notre situation. Mais qui peut dire que nous voyons des solutions à venir ? personne ici n’a idée d’un dénouement proche.

Mahmoud précise, après Khaled :

- Quels que soient les nuages qui peuvent assombrir l’horizon, nous sommes là. Nous affirmons notre identité. Et, au point où nous sommes arrivés, nous pouvons tenir longtemps. Cela fait 40 ans que nous avons été expulsés avec la Nakba. La déclaration Balfour a 70 ans...

Suleyman renchérit :

- Nous voulons notre État, et nous l’aurons. Faudra-t-il 10 ans ? 100 ans ?

Ali est passé me prendre comme prévu. Nous sommes à Jalazone en fin d’après-midi. Toute la famille et là pour prendre le thé.

Nous sortons en groupe et nous dirigeons vers le haut du mukhayyam. Dans le pauvre cimetière qui dort au flanc de la colline, seule parmi les tombes, une femme prie. Sur la crête de cailloux bruns, en ombres chinoises sur le couchant, des enfants jouent à lancer des pierres.

Sur le chemin du retour, un pâtre rentre ses chèvres et ses brebis rouilleuse, couleur des pierres. Une volée d’enfants nous suit, tourbillonnant autour de nous. Naturellement, pour eux, je suis un journaliste, et ils lèvent la main, faisant le V de la victoire.

La salle de séjour est comble. Tous les hommes sont là. Youssef parle de l’École. Il est instituteur. Les rares jours où l’école est ouverte, les enfants sont nerveux : les soldats sont toujours là. Eux aussi sont anxieux : ils craignent les enfants. Il suffit que des enfants s’attroupent pour prendre le bus pour que les soldats, croyant à une manifestation, lancent des lacrymogènes pour les disperser... La troupe entre souvent dans les classes. Les jeunes

sont toujours prêts à lancer des pierres aux soldats lorsque ceux-ci pénètrent dans le village, le mukhyyam ou le quartier. Dans de telles conditions, très difficile pour les écoliers d'apprendre, pour les instituteurs de maintenir la discipline requise : la moindre remarque est sentie comme une attaque de l'intifada...

– La psychologie des enfants est profondément transformée, remarque Youssef. Leurs rêves sont occupés par les affrontements avec les militaires. Que feront-ils demain ?

La nuit tombe. J'ai besoin de respirer l'air du soir, et monte sur la terrasse de la maison. Haytham, un des petits enfants de Fatima, juché sur un mur, songe. La lune le regarde. Elle lui parle doucement, en caressant ses cheveux. Lui aussi, demain, il pourra aller jouer sur la colline sans être empêché par les soldats, apprendre à l'école sans que les militaires viennent déchirer le cahier où il a dessiné les couleurs de la Palestine. La lune invite Haytham à venir dans son regard. Comme elle, il pourra passer par-dessus la colline de Bir Zeit qu'elle lui montre au loin.

Haytham saute de son mur et lance une pierre qui est une caresse à la lune.

On aborde toutes sortes de sujets pendant le repas frugal qu'a servi la femme de Youssef.

– Est-ce qu'on a des nouvelles de l'intifada en France ?

– On en a beaucoup parlé au début, surtout lorsqu'on a vu à la télévision ces soldats qui brisaient avec des pierres les os d'un jeune Palestinien. Cela a suscité une émotion indéniable. Mais depuis quelques mois, il n'y a plus grand chose, ni à la télévision, ni dans la grande presse, seulement quelques notes au chapitre des violences dans les territoires. Au nom d'une déontologie purement formelle qui met sur le même plan occupants et occupés, Il ne semble pas possible de parler de violence israélienne sans équilibrer par une violence palestinienne.

– Et la visite de Arafat à Paris ?

Je parle de manifestation de bienvenue de Arafat début mai. Cependant, pour ce qui est du monde officiel, je ne peux réprimer le sentiment que s'il a été amené à reconnaître la Palestine du bout des lèvres, ce n'est pas par attachement, mais contraint et forcé par des raisons d'ordre géopolitique.

Je songe aux pauvres réactions suscitées en France par la situation en Palestine. Elles sont bien moins vives qu'en Angleterre, en Hollande, en Allemagne ou en Italie, et cela malgré une forte population d'origine arabe. Mais elle est opprimée par une sorte de bruit de fond, une atmosphère de négation implicite, de viol sourd, d'inquisition molle qui la paralyse, et éclate périodiquement en vagues d'intolérance.

Salim me demande :

– Penses-tu qu'on puisse comparer l'occupation allemande de la France pendant la Seconde guerre à l'occupation israélienne ici ?

Naturellement, il y a quelque chose de commun entre toutes les occupations, avec leur cortège d'humiliations, de vexations, de misère et de crimes. Me vient à l'esprit cette image de la nouvelle de Vercors, *Le silence de la mer* : celle de l'officier allemand qui cherche à convaincre une famille de résistants que les cultures allemande et française sont deux grandes cultures destinées à s'unir. Il oublie seulement que l'amour ne peut être fondé sur la violence.

– S'il faut établir une comparaison, je pencherais plutôt pour l'occupation de l'Algérie par la France. Les Français ont séjourné plus d'un siècle en Algérie sans jamais regarder la culture arabomusulmane, en restant, à quelques individualités près, dans une arrogance et une suffisance négatrice.

Je sais à quel point Israël est toujours ressenti comme chair de la chair de l'Europe, ce qui rejette la Palestine dans l'altérité. La Palestine est, dans l'imaginaire occidental, le lieu où se focalise le rapport avec l'Orient. Et malheureusement, si, dans ce conflit, la Palestine peut trouver une sympathie populaire dans les pays arabes, celle-ci est paralysée, brimée par le réseau des États.

– La légitimité de l'occupation française en Algérie pouvait être contestée dans les sociétés occidentales. En revanche, la légitimité d'Israël y fait plutôt l'unanimité. Israël apparaît comme une sorte de colonie commune du Nord, Russie comprise.

Et pourtant, je perçois, dans le travail paradoxal de l'inconscient collectif, l'onde suscitée par la pierre lancée par l'enfant palestinien contre le soldat dans certaines couches de la société.

– Connais-tu Françoise Kesterman, demande Rachid. Nous l'aimons beaucoup ici.

Françoise Kesteman est morte dans une opération de commando palestinien à Saïda en 1984. Je ne l'ai pas connue mais revois sa mère, une femme digne dans la douleur. Je pense à son livre posthume, écrit dans les camps de réfugiés du Liban, un livre d'une grande force et d'une grande poésie¹⁰.

Comment la discussion a-t-elle été entraînée dans « l'affaire Rushdie » ?

– Ce que nous demandons, nous, Musulmans, intervient Nabil, c'est qu'on nous livre Rushdie, et que nous puissions le juger conformément à nos lois.

– Nous n'avons pas besoin d'un tribunal, le coupe Ali. Seul Dieu peut juger. L'Islam est assez fort pour supporter les attaques de Rushdie ou des autres...

Youssef clôt ainsi la discussion qui bouillonne :

– Je ne vois pas pourquoi on fait tant de bruit sur cette affaire. Vous ne croyez pas que nous ayons des choses bien plus sérieuses à faire, ici, chaque jour ?

Il se fait tard. Voisins, cousins, frères, tous quittent l'assemblée, les uns après les autres.

Nous sortons sur la terrasse avec Ahmad. J'aime cette nuit de lune et d'étoiles. J'en oublie le mukhayyam.

– Quel calme !

– Ce sera peut-être moins calme tout à l'heure si les soldats viennent me chercher. Ils peuvent venir à toute heure du jour ou de la nuit.

Nous continuons à bavarder en disposant nos lits. Se surprenant en train de se coucher tout habillé, sans tirer les rideaux ni éteindre la lumière, Ahmad confesse :

– En prison, avec les conditions de détention, la nourriture détestable, les brimades constantes, on perd le goût des choses, on ne sent plus son corps. Il n'y a pas une semaine que je suis sorti de prison, je ne suis pas encore moi-même.

Lundi 14 août.

¹⁰ Françoise Kesteman, *Mourir pour la Palestine*, Lausanne / Paris : P.-M. Favre, 1985.

6 heures 10. Le soleil se hisse au-dessus de la colonie juive, dissipant une légère brume. En contrebas de la maison neuve, Abou Ali le dos au mur de la terrasse, les jambes recouvertes de la couverture où il a passé la nuit, boit le thé. Fatima m'invite à le partager.

Premières saveurs du jour, premières rumeurs du mukhayyam. Je m'attarde sous le figuier, à l'enclos de pierres sèches tenues par les bras énormes des figuiers de Barbarie. Je m'arrête au murier : dans le jardin de la maison de Fès, quand j'avais l'âge de Haytham, il y avait un tel mûrier dont, mon frère et moi, nous donnions les feuilles aux vers à soie, avant qu'ils ne tissent leurs cocons aux tons d'une subtilité infinie.

Fatima m'apporte le café sur la terrasse. Je ne vais pas le prendre seul. J'invite Abou Ali à se joindre à moi.

Le vieil homme s'assied avec un sourire et se penche vers moi.

– Je ressemble à ce siècle.

Il observe un silence et reprend d'un débit lent, appuyant ses mots d'un geste de la main.

– J'ai connu les Turcs. J'ai connu les Anglais. J'ai connu les Jordaniens. Ils sont tous partis. Nous sommes là.

Abou Ali marque une pause.

– Maintenant, il y a les Juifs...

Abou Ali esquisse un sourire, sirote lentement son café, se lève et, s'aidant de sa canne, va s'asseoir sous le figuier.

Je songe au père de Saïd, un vieil Algérien qui a passé sa jeunesse dans le maquis. A l'Indépendance, il refuse d'entrer dans le jeu des combines, du clientélisme et des privilèges et, la mort dans l'âme, s'exile en France. Travailleur immigré, le reste de sa vie, il refuse de parler français.

– Arrivé à un certain âge, me dit Saïd, son personnage change. Il devient un sage. Il reste la plupart du temps seul, et ne parle que par sentences.

Un jour, le vieux Kabyle appelle son fils et lui dit :

– Nous, les Arabes, nous avons tous la Palestine au fond de notre cœur.

Puis il retourne à son mutisme.

La rue s'éveille. Les enfants, un à un, sortent des maisons, cartable au dos, et forment de petits groupes pour partir à l'école.

Ils ne savent pas encore qu'il n'y a pas école aujourd'hui. Dans une demi-heure, ils seront de retour. L'armée a fermé l'école pour trois jours.

– Pourquoi ?

– Puntion collective, me dit Youssef.

– Il y a une raison ?

– Je n'en sais rien...

J'apprendrai plus tard par le journal que les enfants auraient lancé des pierres contre les soldats. Serait-ce lorsque les soldats sont descendus dans le mukhayyam jeudi soir et ont voulu obliger les enfants à effacer les graffitis pro-intifada sur les murs ? Serait-ce quand, sortis du camp par les vergers et les champs de pierres montant en amphithéâtre, Ali et moi avons entendu un coup de feu derrière nous ?

Les femmes, aidées des enfants, nettoient les maisons, lavent les pièces, les terrasses et les entrées à grande eau, vident de ses cendres et apprêtent le *tābūn*, le four à pain traditionnel. Les enfants coupent du bois pour les remplir à nouveau. Les fours de mettent à chauffer : on va faire le pain de la journée.

À quelle heure Fatima s'est-elle levée pour faire le sien, qu'elle apporte maintenant avec des figes fraîches et du fromage, pour le petit-déjeuner d'Ahmad qui vient de se lever ?

– Je t'aime, me dit-elle, en me baisant les mains.

– Tu es comme ma mère.

Fatima soixante-huit ans, exactement comme ma mère. Son pain a le goût de la fougasse que j'allais chercher fraîche chez le boulanger de Saint-Paul, grimant quatre à quatre les marches qui menaient au fournil.

– Ton pain est délicieux. Il a le goût du pain de chez moi.

– Il est bon pour Allah...

Elle me montre du doigt une fontaine, en bas du mukhayyam, sur une placette ceinte de maisons serrées les unes contre les autres.

– C’est très dangereux pour les enfants d’aller chercher de l’eau. Ils sont visés par des tireurs de la colonie juive à l’affût. Nous pleurons des blessés et même des morts.

Ahmad me parle de ses parents. Lorsque, fuyant Al-Dweymé, ils sont arrivés au mukhayyam, ils ont vécu dehors sous les arbres pendant deux années, hiver comme été, avant que l’UNRWA ne distribue des tentes. Fatima devait descendre jusqu’au village de Jifna chercher la ration d’eau et laver le linge. Jifna, le village chrétien dans le val, est bien à deux kilomètres d’ici.

Je me revois en ce moment accompagnant ma mère, le linge sur la brouette, et descendant du hameau de Caraybat à la rivière, sous le château.

Ensuite, Abou Ali s’est mis, pour subsister, à vendre du *turmus*, ces graines de lupin que les Portugais ont acclimaté sur nos marchés parisiens, que nous nommons de son nom venu de l’arabe : « tramousses ». Puis les enfants ont eu l’âge d’aller à l’école. Ils n’en avaient pas envie, et Abou Ali a dû les battre pour les y obliger. C’est longtemps après qu’Ali a pu trouver un travail plus rémunérateur. Et les autres aussi. On a pu alors construire la vieille maison, qui se limite à une cuisine et une chambre. Bien plus tard, la nouvelle maison, où nous sommes.

Ahmad est le seul des fils à ne pas avoir de travail. Où en trouver à présent ? Il vient de sortir de prison et possède la carte d’identité verte, spécialement prévue pour distinguer les gens dans la même situation que lui, et qui les livre à l’arbitraire et aux exactions permanentes. Il voudrait faire des études, mais les universités sont fermées. Aller à Amman chez ses cousins ? L’officier lui a dit hier qu’il lui donnerait l’autorisation d’aller à Amman, mais à une seule condition : qu’il ne revienne pas. Ahmad restera ici.

Il n’est pas possible de partir tout de suite pour Ramallah. L’armée stationne dans le mukhayyam et en contrôle l’entrée. Nous allons faire un tour dans les allées libres de la troupe israélienne. Au coin de la ruelle, une maison détruite il y a quelques semaines. Les quatre fils sont en prison, accusés d’avoir lancé un cocktail Molotov. Nous sommes invités à prendre le thé chez des amis du quartier voisin. La demeure d’à côté a été fermée par l’armée. Au-dessous d’elle, une autre est détruite. Nous reprenons le chemin.

La mosquée est saccagée. Pas une vitre qui ne soit brisée. Au centre commercial, toutes les boutiques sont fermées. Ici, la grève a lieu le matin.

Les soldats sont enfin repartis. Il est désormais possible de sortir du mukhyyam. Il reste deux places dans un taxi. Nous longeons la double rangée de barbelés de la colonie juive, sur notre gauche. À peine arrivés à Ramallah, Ahmad me dit adieu.

– Il faut nous séparer. Je peux être arrêté à tout moment, et ne je voudrais pas que tu sois inquiété.

Une voiture de l’armée déchire l’air de la rue de sa sirène.

À deux pas de l’administration de Bir Zeit, je vais rendre visite aux étudiants étrangers de l’Université d’été. J’ai projeté d’aller avec eux à Saint-Jean d’Acre où existe une forte communauté palestinienne à l’intérieur des frontières de 1947. Quel est l’état d’esprit des Arabes de nationalité israélienne ? On décide de louer un minibus pour les 21 et 22 août. En fait, la grève générale rendra de voyage impossible...

N’ayant rendez-vous avec Salah qu’en début d’après-midi, je décide de rentrer à Jérusalem. Les taxis ne partent pas de la rue de Palestine, comme c’est l’usage. Nous démarrons d’Al-Biré. Animation dans le taxi. On parle de l’armée qui est là, présente partout. A l’entrée sud de Ramallah, barrage de militaires qui coupent le carrefour. L’accès à la rue principale est interdit par des chevaux de frise. Elle est noire de véhicules militaires et de soldats, qui contrôlent des groupes d’hommes interpellés.

Retour à Al-Biré pour mon rendez-vous. Salah est dans son jardin, occupé à des travaux de dallage de l’allée, ombragée par un arbre magnifique aux feuilles et aux fruits si gros que je ne reconnais pas tout de suite qu’il s’agit d’un noyer.

Nous bavardons autour d’une tasse de thé. Salah me demande mes impressions de voyage. Lui, paraît très fatigué. Le plus dur ne lui semble pas être la répression directe, mais les innombrables obstacles à la vie quotidienne.

– À Paris, j’ai pu écrire quantité d’articles, faire de multiples démarches durant mon séjour. Ici, je ne parviens pas à écrire, ni même à penser. Nous sommes submergés par une infinité de problèmes au jour le jour. Tout est difficile à faire, et en peu de

temps, puisque le travail s'arrête à midi. Il n'y a qu'une partie des élèves qui peuvent assister aux cours avec la fermeture de l'Université, mais les cours sont assurés, et cela avec un nombre réduit de professeurs, les uns arrêtés, les autres empêchés... Nos étudiants, tout comme nous, ont les pires problèmes. Ils sont extrêmement nerveux.

Salah évoque le passé d'Al-Biré. C'était une belle cité, vivante. C'est un site archéologique célèbre, qui permettait toute une activité originale. L'année dernière, il s'en est fallu de peu que les bulldozers israéliens ne détruisissent la charmante petite église franque de *Ṣaffūrīya*¹¹. L'été, la ville était renommée pour ses festivals. Tout cela est fini aujourd'hui.

– Que s'est-il passé ce matin à Ramallah ? demandé-je.

– Un jeune a lancé un cocktail Molotov sur une voiture d'agents du fisc.

Il semble qu'il y ait eu trois blessés dans le véhicule. L'armée a barré la rue centrale et fermé les magasins sur toute sa longueur. Les portes des boutiques proches du lieu de l'incident ont été soudées.

Entre la femme de Salah :

– Le marché est lui aussi interdit. On dit que le mukhayyam Qaddura¹² a été bloqué et ratissé par l'armée.

– Cela n'est pas une situation originale, commente Salah. Cela peut arriver à tout moment. C'est une occasion pour l'armée d'arrêter qui elle veut dans un périmètre proche. Chacun d'entre nous peut être pris pour cible, lors d'un bouclage, et mis en détention administrative. Tu sais que maintenant, c'est pour un an ?

La moindre pierre lancée est le signal d'une punition collective, de vexations, d'arrestations arbitraires.

– Il y a aussi des assassinats, ajoute Salah. Il n'y a pas un mois, le jeune Yasser, blessé d'une balle tirée à sept mètres, le soldat s'est approché de lui et a tiré à nouveau, à bout portant. Aucun médecin n'a pu intervenir. Transporté à travers la ville sur le capot d'une jeep, il a été jeté dans une pièce vide. Quand les médecins sont arrivés, il était trop tard...

Après un silence, il poursuit :

¹¹ Elle est connue en France sous le nom de *Séphorie*.

¹² Le camp de réfugiés est situé au centre de Ramallah

– On bat à mort dans les prisons. Nous savons qu’il existe des escadrons de la mort. Nous sommes certains qu’on a donné en haut lieu la directive de tuer. Pour l’exemple. Qui peut se sentir à l’abri d’un assassinat ? Nous avons peur.

Salah a fait une étude sur les graffitis couvrant les murs. Il me montre ses dernières photographies. C’est par de telles inscriptions qu’une bonne partie des informations et des directives de lutte circulent.

– Tu sembles très fatigué ? questionné-je.

– Non, je suis déprimé.

La rue centrale de Ramallah est maintenant remblayée. À la télévision, on dira que le matin, quarante personnes ont été arrêtées à Ramallah. La zone a été interdite aux journalistes.

Repas entre amis. Le cœur n’y est pas. Je demande :

– Qu’attendez-vous des Israéliens favorables à la création d’un État palestinien ?

– Il faut dire qu’ils sont bien peu nombreux. Pourtant les informations qu’ils donnent dans la presse prend davantage de poids dans l’opinion internationale.

Et Nasser ajoute après Mahmoud :

– Maintenant, nous avons le sentiment que s’ils sont favorables à la reconnaissance de notre État, c’est pour des raisons internes à Israël. En fait, ils ne nous regardent pas. Ils ne savent rien de nous.

Porte de Damas, est la blessure où l’Occident et l’Orient saignent de leur séparation, qui déchire mon corps.

Mardi 15 août.

Grève générale pour deux jours. Pour tous les amis que je rencontre, il s’agit d’une seule et même protestation contre le meurtre de deux Palestiniens par des gardiens, il y a un an, dans le centre de détention d’Ansar 3. Pourtant, j’apprendrai par la suite par *al-Fajr*, que la journée du 15 août est appelée par le groupe Hamas, acronyme de *Ḥarakah al-Muqāwamat al-Islāmiyya*, soit le « Mouvement de la Résistance islamique », actif depuis peu, surtout dans l’enclave de Gaza, et celle du 16 août par la Direction unifiée de l’OLP.

Quoi qu'il en soit, ces deux jours ne font qu'un dans l'esprit des gens de la ville, où tout s'arrête totalement, dès le matin. Il existe peut-être une sagesse populaire qui enveloppe de son exigence les décisions politiques.

Dans le *Jerusalem Post* du jour, un long article est consacré à un *Rapport* publié par l'Association des médecins israéliens et palestiniens pour les Droits de l'Homme, sur la situation à Gaza. Une catastrophe. On manque de tout dans les hôpitaux gouvernementaux : défaut préoccupant de matériel ; quant au matériel existant, il est souvent en panne, faute d'entretien suffisant, les techniciens israéliens refusant de se déplacer ; pénurie persistante de médecins, pénurie aggravée par le fait que l'on renvoie des médecins palestiniens. Des milliers de blessés ne peuvent recevoir que des soins sommaires et insuffisants.

Rien n'est prévu pour le cancer. Il faut aller en Israël pour se soigner, mais les autorités ne délivrent d'autorisations que pour une journée, ce qui rend tout traitement impossible.

L'ensemble du territoire ne dispose que de quatorze ambulances gouvernementales, deux du Croissant-Rouge palestinien et dix de l'UNRWA, mais aucune n'est dotée d'équipement d'urgence, aucune n'a droit au téléphone, et les médecins ne sont pas autorisés à utiliser un bip-bip...

L'armée entre à la clinique de l'UNRWA à Jabaliya, brise les équipements et interrompt les soins. Même chose à l'hôpital Al-Ahli, où elle blesse des malades et des membres du personnel. Des gaz sont lancés dans l'hôpital Al-Shifa. « Les raids dans les cliniques et les hôpitaux sont devenus une activité régulière de l'armée », lit-on dans ce *Rapport* qui constate « le silence des Israéliens face à de tels abus ».

Dans la salle commune de l'hôtel, un groupe de jeunes Espagnols m'invite à prendre le café. Parmi eux, Fernando travaille actuellement comme médecin à Maqassed, en haut du Mont des Oliviers, hôpital dont j'ai pu constater qu'il ne figure pas sur le plan de la ville fourni par l'Office israélien du tourisme.

Hier matin, deux jeunes ont été blessés à Ramallah, lors du bouclage de la rue de Palestine. L'un d'eux avait six blessures au côté droit, à la poitrine et au bras. À peine les blessés furent-ils accueillis à l'hôpital que l'armée y fit irruption pour obtenir leurs noms.

– Combien de blessés ne sont pas venus se faire soigner, dans de telles contions ? questionne Fernando.

Je songe à Nasser, mort à Dheyshé. Je comprends pourquoi il n'a pas été transporté » à l'hôpital. Nasser, mort au petit matin.

Fernando explique que les balles en caoutchouc ont des conséquences graves. Quand on les sectionne, apparaît une pièce de métal. De nombreux enfants restent handicapés à vie. Les balles de plastique tuent : nombreux sont les jeunes dont les vertèbres cervicales ont été rompues par de telles munitions, condamnés à une vie végétative. Fernando parle des dégâts causés par les balles dum-dum, et je pense à Rufeyda, dont j'ai vu la photo atroce à Dheyshé.

Fernando veut aller travailler à l'hôpital de Naplouse.

– L'intifada dans la région de Jérusalem, ce n'est rien à côté de Naplouse, Et même là, il n'y a aucune comparaison avec Gaza... Là-bas, c'est inimaginable.

Je sors me promener dans les vieilles rues. La contrariété suscitée par l'impossibilité de réaliser le moindre plan, l'ennui provoqué par l'immobilisme, l'avalanche de noir que les nouvelles des hôpitaux déversent sur le moral, tout cela m'opresse. J'ai besoin de respirer.

Non, je n'irai pas à Maqassed. Je sais que Fernando ne livre qu'une infime partie de la vérité. On peut imaginer des choses bien pires encore. Les journaux, les revues, même en Europe, sont pleins de photos insoutenables sur les hôpitaux palestiniens, de descriptions terrifiantes. J'ai le sentiment qu'une telle information peut très bien paralyser, terroriser, si on ne vous donne pas les moyens de trouver en même temps la force d'y faire face.

Je repense à Fatima, à Abou Ali, à Jaber. Eux ne comptabilisent pas leurs blessures. Non qu'ils n'en souffrent pas et qu'ils parviennent à les panser. Bien au contraire, ils les vivent entièrement. Et s'ils vous donnent quelque chose, c'est l'énergie pour les affronter. Et où trouver cette vitalité, sinon en s'accrochant aux gestes de la vie, à chaque instant de bonheur, à un verre de thé entre amis, à un sourire de femme, en savourant la fraîcheur des fruits à la saison ou un ciel d'étoiles, en s'agrippant à un hennissement ?

Dîner convivial entre voyageurs et voisins du quartier. On parle de l'identité de la Palestine.

Je n'aime pas ce mot *identité*. Il laisse penser que les cultures resteraient identiques à elles-elles-mêmes, telles des vaisseaux traversant, invariants, l'océan des temps. Pourtant, sous ce mot, je ne perçois rien de tel ici. Je ressens des hommes et des femmes dont l'être fait éclater l'écorce de ce terme.

Je revois Abou Ali racontant Al-Dweymé, et son fils Youssef me disant que son père s'était battu pour aller à l'école. Je repense à Jihad Saad, ce jeune metteur en scène de Damas, dont les pièces s'intitulent *Caligula* ou *Médée*, et qui me confiait sa sensation de mutilation là où l'Occident refuse l'Orient. Pour lui, Occident et Orient sont partie intime l'un de l'autre, présent et passé dansent dans un même tourbillon.

Plus loin courent les racines de l'olivier, dans la diversité de sols, plus fort sera le feuillage pour capter le soleil, et plus beaux seront les fruits.

De même, les racines de la personnalité sociale puisent partout, dans l'épaisseur du temps et de l'espace. Quelle folie, quelle prétention que de vouloir cantonner cette dernière dans une époque ou à un territoire donné, de chercher à empoter en quelque sorte ces racines pour une culture artificielle ?

– On cherche à nous voler la vie, dit Mahmoud.

Pourtant, je sais que chacun est déterminé à vivre, et qu'il vivra, malgré tout.

Mercredi 16 août.

Je me lève au sortir d'un rêve. Il me revient souvent, et je me rappelle l'avoir évoqué avec Mustafa al-Hallaj, il y a quelques semaines à Damas. Je crois que si j'ai osé cette confidence, c'est que ce rêve aurait pu trouver sa place dans l'univers du peintre et du poète exilé. Mais à aucun moment comme ce matin-ci, je ne l'ai trouvé en résonance si aiguë avec la situation.

L'enfant sort d'une bâtisse grise, déserte, à l'architecture quadrilatère, aux bandes de béton décalées par un Mondrian. Est-ce un lycée ou un hôpital ? Il descend lentement les marches et se trouve sur la hauteur, à l'endroit même où Breughel l'Ancien peint ses *Chasseurs dans la neige*, là où le galbe du versant découvre le panorama en laissant caché le fond du val.

Le ciel et la terre sont uniformément gris-blanc et se confondent dans sa perception. La consistance du sol lui donne une impression mêlée. Il ne saurait distinguer s'il s'agit de neige, de sable fin ou de cendre. Maintenant je pense aussi à la poussière crayeuse du Mont des Oliviers. Cette poudre rend les pas lourds et pénibles. Le vent qui la fait tourbillonner résiste aussi à sa progression, l'obligeant à s'arc-bouter.

L'enfant suit une haie morte, accablée de poussière grisâtre, d'où jaillissent des troncs brisés et courbés, d'un rouge brique vif. Il est contraint d'enjamber ces formes étranges, dont l'épaisseur de la matière cendreuse qui les recouvre, empêche de saisir la nature. Mais à peine les a-t-il franchies, que ces formes se redressent lentement.

On devine maintenant les silhouettes humaines qui se précisent dans leur marche. Elles se mettent à suivre l'enfant en silence, à l'arc de la côte qui, sans fin, cache toujours le fond du val.

Sachant qu'une jeune Allemande a rendez-vous au Centre d'information alternative dans la nouvelle ville, je l'accompagne. Je verrai peut-être Ali ? Hélas, il n'est pas disponible : il reçoit une troupe de jeunes Américains. Nous prenons rendez-vous pour ce soir, où il passera à l'hôtel. Mais le soir, point de Ali...

Comme on m'y invite, je profite des explications données par une jeune femme animant un groupe de solidarité avec les femmes palestiniennes en prison. La situation de ces dernières est indescriptible.

Je ne dis mot, ne pose aucune question. J'en suis d'ailleurs incapable, tellement étrange est le malaise qui me prend.

La jeune Israélienne décrit les humiliations et les sévices que doivent subir les prisonnières, avec une minutie de détails froidement égrenés. Mais ce n'est pas seulement cela qui fait peu à peu monter en moi un sentiment d'étouffement.

J'ai maintenant l'impression que les différents cas de prisonnières sont épinglés comme des insectes de collection.

Comment sont ces femmes ? Où est le secret de leur résistance, de leur force de sacrifice ? Que ressentent leurs hommes, leurs parents, leurs enfants ? Je ne retrouve ni la famille Zarara, ni celle de Jaber, ni celle de Khaled...

Un goût de mort aseptique me saisit. Je fuis.

Une fois passé la porte de Damas, je me sens mieux.

Pourquoi ce sentiment d'étouffement qui me submerge dès que je suis dans Jérusalem-Ouest ?

Peut-être vient-il du contraste avec la vie dans la vieille ville. Jérusalem-Ouest me déporte à Paris. J'y éprouve douloureusement la continuité du tissu social entre l'Europe et Israël, jusque dans la texture du mental.

Je m'y sens mutilé, dépouillé des énergies vitales que je trouve ici, parmi mes amis de la rue Al-Wad. Celles que j'ai puisées à Jalazone dans la famille d'Abou Youssef, à Dheyshé dans celle de Jaber. Mais aussi à Damas, avec Mustafa, Abdu l-Hay, mais aussi avec Mohammed Al-Bukhari, ce jeune Mauritanien qui nous a entouré de son amitié, ma compagne et moi, pendant notre séjour.

Le tourbillon d'une modernité glacée submerge d'entropie toute vie sociale. Dans le mouvement où elle atomise l'individu et capte, instrumentalise tous ses ressorts affectifs dans la tourmente du marché et la danse fantomatique d'une vie publique desséchée, l'homme perd sa faculté à se ressourcer, à sentir l'injustice, à assumer ses sentiments, à stimuler sa pensée. La fuite dans l'artifice remplace la révolte, la rébellion se fait solitaire, voire désespérée.

Porte de Damas, est un trou noir où s'engouffre vertigineusement l'humanité de l'Occident mutilé.

J'éprouve la joie de retrouver ici, dans l'Orient nié, le bâton de sourcier de notre vitalité. Saurais-je l'utiliser pour capter la vie qui sourd en nous, dans la profondeur du corps énérvé, de l'autre côté de la porte de Damas ?

Qu'ai-je fait de ces journées de grève générale ? Quasiment rien. J'avais pensé à rendre visite à la famille d'une amie parisienne, à Bethléem : la grève a rendu cette visite impossible. J'espérais que Jaber puisse venir me voir à l'hôtel : je ne l'ai pas vu. Le mardi après-midi, était prévue une pièce pour les enfants au Hakawati : le théâtre était fermé, naturellement. L'exposition de Suleyman Mansur était prévue pour ce soir : je ne suis pas parvenu à le joindre et, de toute façon, l'exposition a été annulée. Quant au rendez-vous avec Ali, il est lui aussi tombé à l'eau. Journées terribles, où tout projet part en fumée...

Le plus déroutant pour ce qui arrive à Jérusalem, c'est le pouls imprévisible du temps. Cette succession imprévisible d'instant de bonheur, de beauté, et d'instant de souffrance et de négation. Ces moments d'être intense où, par mille prises sur le monde désenfouis en soi, chacun puise une énergie dense qui le grise, puis, entrelacés à ces espaces de temps, des éternités de paralysie, de lassitude, d'attente.

Pourtant, à travers ces à-coups du temps, les hommes et les femmes semblent s'être forgé comme un volant d'inertie. Et, insensiblement, vous réalisez qu'ils sont en train de vous communiquer un peu de leur force et de leur sagesse.



13. Le quotidien de la rue Al-Wad

Jeudi 17 août.

Après le malaise où m'ont plongé ces dernières journées, je bénis cette matinée, où mon fils arrive de Paris. Walid voulait m'accompagner en voiture à l'aéroport Ben Gourion, mais au dernier moment, cela s'avère impossible. Je prends donc l'autobus à la porte de Damas pour rejoindre la Station centrale à Jérusalem-Ouest.

Un homme élégant aux cheveux blancs s'assied à côté de moi et la conversation s'engage.

– Vous habitez ici ?

– Non, je viens de Paris et loge dans la vieille ville.

- Vous êtes Franco-juif ? Franco-arabe ?
- Pourquoi cherchez-vous à me figer dans un masque ? J'ai le sentiment qu'avant tout, je suis un humain.
- Excusez-moi. Vous avez raison. Vous êtes venu ici pour goûter le lait et le miel ?
- Je crois qu'il y a beaucoup de fiel dans le miel.
- La vie est impossible ici, lâche l'homme. Je ne parviens plus à me supporter.

Il est employé à Jérusalem dans une institution étatsunienne. Il me laisse son adresse, tient à ce que je lui rende visite chez lui avant mon départ. Cela ne se fera point.

Dans l'autobus de Tel-Aviv, une vieille Israélienne restée debout en tête, ballotée par les tournants de la route, manque de tomber à plusieurs reprises, sans qu'aucune personne proche d'elle lui offre une place. Au fond du véhicule, je finis par le lever, et parcours l'allée centrale de l'autobus pour l'inviter à s'asseoir. Mais les jeunes qui se trouvaient à l'arrière s'étant redispesés, la vieille dame doit encore attendre debout, et moi par la même occasion, et cela dans l'indifférence la plus complète...

L'avion a une heure de retard. L'atmosphère de l'aéroport est insupportable. Enfin, Étienne arrive. Ayant passé une nuit blanche, indisposé par les longues formalités subies au départ à Paris et par les conversations des passagers venus retrouver leur famille en Israël, il a surtout besoin de se reposer.

En fin d'après-midi néanmoins, nous pouvons faire une promenade dans les ruelles et les souks. Nous entrons dans l'église luthérienne, où est présentée une exposition extrêmement suggestive de photos de l'intifada, tirées de la presse israélienne. Du haut du clocher, qui surplombe le Saint-Sépulcre, on embrasse du regard toute la vieille ville et le Mont des Oliviers. C'est peut-être à cet endroit, qu'Étienne apprécie énormément, qu'il faut commencer la visite de Jérusalem, afin de mieux apprécier sa beauté et sa grâce. Nous en profitons pour prendre de cet endroit choisi, des photos en surplomb de la ville.

Sharif, le marchand de sandwiches, accourt vers une voiture de l'armée qui barre l'entrée du Aqabat al-Taqiya, et va serrer la main de l'officier.

La veille, il racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait parlé au ministre de l'Information israélien, venu tâter le pouls de la vieille ville, et qu'il n'avait pas mâché ses mots :

– Pourquoi ne recevons-nous pas de courrier dans la vieille ville ? Pourquoi les soldats détruisent-ils régulièrement les étals des marchands ? Pourquoi renversent-ils les paniers des paysannes sur la chaussée et piétinent-ils leurs fruits ? Pourquoi nous battent-ils sans raison ?

Vendredi 18 août.

À 7 heures du matin, nous sommes déjà devant l'hôpital Maqassed où une équipe de l'Assistance médicale doit nous prendre dans sa tournée. Dès que l'équipe est au complet avec ses deux médecins, quatre étudiants en médecine et le chauffeur, et une fois le matériel et les médicaments embarqués, nous démarrons.

Seif, l'un des médecins, raconte qu'au début de la semaine, à l'hôpital Maqassed, un adolescent se fait extraire une balle. Sur l'objet qu'on lui remet, cette inscription : *Made in USA, July 1989*.
– Je porte la technologie la plus moderne dans mon corps !, s'exclame-t-il en riant.

Après avoir bifurqué à droite à Al-Ram, à quelques kilomètres au nord de Jérusalem, nous arrivons au village de Jabaa, où nous sommes accueillis par le moukhtar¹³, qui nous conduit dans une maison privée où aura lieu la visite médicale.

Bientôt arrivent de jeunes femmes, certaines en robes traditionnelles, d'autres vêtues de façon moderne, et accompagnées de leurs enfants, de vieilles paysannes, quelques hommes. Et tandis que la visite commence, un voisin apporte le café et me tend une chaise :

– *ħod cadeira !* « Prends une chaise ! »

¹³ Le *muhtar*, littéralement « choisi », est le chef de village désigné par les autorités militaires.

Le moukhtar remarque ma surprise à ce sympathique sabir mâtiné de portugais. Il m'explique que le voisin et lui-même, comme de nombreux hommes du village, ont travaillé plusieurs années à Rio de Janeiro, où est installée une forte colonie d'émigrés du village de Jabaa.

– À présent, il est impossible d'y aller.

Je bavarde avec le moukhtar et exprime le désir d'aller me promener dans le village, après avoir quitté l'équipe médicale, avec Étienne, étonné que nous parvenions à échanger si aisément, et j'avoue que je le suis également.

– Attention, soyez prudents ! On pourrait vous prendre pour des Juifs !

Un vieillard nous salue et nous bavardons sur ces vieilles maisons de pierres jointées, aux murs épais.

– Tu sais, aujourd'hui, on n'en fait plus des maisons comme cela. Avec cette pierre, elles étaient chaudes l'hiver et fraîches l'été. Aujourd'hui, on les fait en béton qu'on recouvre d'un simple parement de pierres, juste pour faire bien. Aujourd'hui, ce n'est pas pareil.

Passé un âne, conduit par deux enfants.

– Autrefois, le village était riche. Aujourd'hui, il y a beaucoup de pauvres. Vois cet âne, comme il est maigre ! Aujourd'hui, ce n'est pas pareil.

Décidément, les vieux sont les mêmes partout.

Je songe à mon départ du pays natal, à Saint-Paul¹⁴. J'avais 6 ans et demi. Je me souviens de mon grand-père Lucien, qui me montrait à la veillée de vieux livres, des images de Fès et du Maroc. Avec le recul du temps, je suis sûr qu'il cherchait à me faire aimer les gens que j'allais rencontrer. J'ai appris plus tard qu'il avait en son temps prit fait et cause pour Abd el-Krim aux prises dans le Rif avec les armées française et espagnole.

J'eus d'ailleurs, en arrivant à Fès, le sentiment d'être en pays familier. C'est quand j'arriverai à l'âge de 10 ans dans la Sarthe que je fus vraiment dépaysé. Pour la première fois, je ne reconnaissais pas les gens, et il fallut un temps pour surmonter cette impression.

Ici, je retrouve mon monde.

¹⁴ Saint-Paul-de-Jarrat et à 8 km au sud de Foix, sur la route de Perpignan.

Comme nous progressons dans le village, les enfants nous font des signes d'amitié et nous accompagnent.

L'espace est immense. Les maisons sont dispersées sur le versant d'une colline aride où affleure la roche blanche, et une poussière dense recouvre les murs, les jardins et les arbres.

D'autres enfants accourent. Leurs parents nous invitent à prendre le thé. Installés sur la terrasse qui domine le village, nous bavardons. Que de questions sur la France, sur l'Islam et les Musulmans en France, sur ce qu'on pense de la Palestine dans notre pays !

Je pose à mes hôtes les mêmes questions qu'au moukhtar sur la situation du village mais, dans la bouche des villageois, elles sont bien moins lénifiantes.

– Tout le monde est *fallāh*¹⁵ ici ?

– Oui, tout le monde est *fallāh*.

– Et tout le monde travaille la terre ?

– Non, une partie des gens seulement travaille la terre, les autres sont dans le bâtiment, dans le nettoyage, dans ce qu'ils trouvent...

– Et tout le monde travaille ici, en Cisjordanie ?

– Non, la moitié travaille chez les Juifs.

– C'est difficile ?

– Oui, c'est très pénible. Pour eux, nous ne sommes que des bras. Ils nous voient comme si nous n'avions pas d'instruction. Pourtant, tous les jeunes sont allés à l'école, ici.

– Il y a beaucoup de chômeurs ?

– Oui, 15% des hommes sont sans travail.

– Est-il possible d'aller en Jordanie ou dans d'autres pays ?

– Non, les femmes seulement ont le droit de voyager. Mais cela coûte trop cher.

– Les soldats viennent-ils souvent ici ?

– Ils peuvent venir à tout moment. Vous voyez les drapeaux peints sur la base du minaret ? Ils ne resteront pas longtemps.

¹⁵ Le *fallāh* est le « paysan ».

Il y a des oliviers magnifiques partout dans le village. Étienne et moi, nous en avons été émerveillés et avons pris des photos.

– Quel est l'âge des oliviers ?

– Ils sont très, très vieux. Ils ont été plantés avant *‘Isā ibn Maryam*, soit « Jésus, fils de Marie »...

– Cela ne fait pas beaucoup, deux mille ans pour des oliviers ?

– Non, ils ont été plantés par les Romains. La preuve, c'est que les olives sont appelées *rūmāna*...



14. L'olivier de Jabaa

Nous retournons à la visite médicale, de peur de faire attendre l'équipe. Une élève médecin donne une leçon d'hygiène à de jeunes femmes. Ce matin, il y a eu vingt-cinq personnes à la visite. La plupart des patients sont des enfants. Insulations, intoxications sont les diagnostics les plus fréquents.

– L'alimentation ?

– Non, c'est l'eau, intervient un médecin. Les habitudes ancestrales ont été bouleversées par les Juifs qui ont capté les meilleures sources pour leurs colonies et coupent souvent l'eau. Les gens sont contraints de se rabattre sur des points d'eau moins bien maîtrisés et souvent insalubres. Et ce sont surtout les enfants qui en pâtissent.

La seule possibilité de recevoir des soins médicaux tient en fait souvent à ces équipes de médecins volontaires qui passent une fois par semaine dans les villages et les camps de réfugiés. S'ils

sont tolérés par les autorités militaires, c'est parce qu'ils sont de Jérusalem, où le régime de l'administration civile ne peut à ce jour interdire les regroupements comme subversifs.

Le fourgon médical démarre et une halte en chemin : un malade est intransportable. Nous arrivons ensuite au camp de réfugiés de Qalandiya. En face de l'entrée, murée par des bidons bétonnés, une dizaine d'hommes alignés, gardés par des soldats.

La ruelle par où nous sommes contraints d'entrer dans le mukhayyam est si étroite que le fourgon peut à peine s'y engager. La clinique de l'UNRWA, où ne s'effectuent que des permanences médicales, manque terriblement de matériel.

– La situation médicale n'est pas du tout brillante, euphémise le médecin.

Il est 2 heures lorsque nous entrons porte de Damas. Jamais la foule n'a été aussi dense. Un flot épais, ininterrompu, remonte la rue Al-Wad que nous avons le plus grand mal à prendre à contre-sens. C'est que nous sommes *yōm al-Ġom'a*, vendredi, et justement à la sortie de la mosquée. Les soldats ont déserté le porche de la maison de Sharon. Ils ont sans doute jugé plus prudent d'éviter de se trouver pris au milieu de la foule. Quand le gros du flot sera passé, ils camperont au débouché de la *via Dolorosa* sur la rue Al-Wad, avant de revenir stationner à leur poste habituel...

Vers la fin de l'après-midi, nous devons passer à la Poste centrale. Et, comme nous sommes à court de liquide et qu'il faut changer des chèques de voyage, nous cherchons une banque dans Jérusalem-Ouest. Or nous sommes le vendredi soir, et beaucoup d'établissements avancent l'heure habituel de fermeture en prévision du Shabbat. Après moult déambulations, nous finissons par trouver une banque ouverte.

On nous indique un guichet. La queue dure vingt bonnes minutes. Arrivés devant l'employé, celui-ci nous dit, sur le ton du reproche, que nous nous sommes trompés d'endroit. Il faut nous adresser à un autre guichet. Là, nous attendons notre tour quelques interminables minutes et donnons les chèques de voyage. L'employé me demande avec irritation mon passeport. Une nouvelle fois, vingt minutes d'attente, et en plus, une taxe

importante est prélevée sur la somme donnée en billets, ce à quoi je ne m'attendais pas.

L'opération ne soutient à aucun point de vue la comparaison avec celle que j'ai réalisée chez le *ṣarrāf*, le « changeur » traditionnel de la rue Al-Wad. Dans sa minuscule échoppe, je tends mes chèques de voyage. Le temps que la femme du boutiquier serve un café de bienvenue, j'obtiens mon change en shekels. La différence est remarquable. L'opération, très simple et très rapide et d'un coût minime chez le changeur traditionnel, est complexifiée, considérablement allongée. Elle l'est par le passage à l'équipement informatique, qui permet un protocole recherchant mille données inutiles sur vous, afin d'enrichir la statistique, et, bien entendu, la collecte de quantité d'informations pour les besoins de la sécurité... Ce qui alourdit considérablement le coût de l'opération et allonge démesurément son temps d'accomplissement. Nous sommes là au cœur des effets du progrès technologique.

Étienne s'étant allongé, épuisé, nous décidons avec Jean-Paul d'aller faire un tour vers 9 heures dans la ville déserte. Jean-Paul, nous l'avions retrouvé à 6 heures porte de Damas, au milieu d'un groupe d'enfants qui lui commentaient la prodigieuse adresse d'un pickpocket à l'œuvre sur son territoire. Ensuite, il était venu dîner avec nous.

Nous pénétrons, près de bab al-Hadid, dans une enfilade de ruelles obscures où l'épaisseur de la nuit nous empêche de remarquer les marches et me fait tomber plusieurs fois. À tâtons, nous finissons par déboucher sur le Souk al-Qattanin, où les lampadaires falots éclairent à peine notre chemin. Longue balade à travers les rues en escaliers et les souks, le Saint-Sépulcre, le Souk al-Zeit, sans naturellement rencontrer âme qui vive, et nous nous retrouvons porte de Damas.

Nous remontons Aqabat Rissas. Sur une marche, une feuille de papier retenue par une pierre. Indique-t-il le chemin à quelqu'un ? Un peu plus loin, rue Al-Saadiya, une autre feuille. Cette fois, nous regardons. C'est un tract de la Direction unifiée du soulèvement, qui appelle à la grève générale pour lundi 21, en commémoration de l'incendie d'Al-Aqsa par un Australien fanatique, il y a dix ans. Nous remettons précautionneusement le tract en place. Sur les murs des maisons du quartier, des inscriptions et des drapeaux palestiniens à la peinture fraîche.

Longeant les murs de pierres nous cachant les jardins, nous finissons par arriver bab al-Sahira, « la porte de la Veilleuse », ou porte d'Hérode, qui donne sur Sultan Suleyman.

La lune glisse insensiblement au-dessus des remparts de Jérusalem. C'est la même pleine lune qui embellissait Damas, il y presque un mois, et qui découpait la masse élégante des eucalyptus géants au bord du Barada. Cette lune, qui venait jouer avec les minarets de Sultan Selim, paraissait disproportionnée. Ce soir-là, les promeneurs s'attardaient à la fraîcheur de la nuit, aux silhouettes des mimosas, aux effluves de jasmin. Cette nuit-ci, à Jérusalem, Sultan Suleyman est absolument désert. Seul signe de vie, une patrouille qui interpelle un jeune homme et sa mère.

Samedi 19 août.

Étienne et moi avons choisi l'heure d'ouverture du Haram al-Sharif pour y prendre des photos. Dans l'enceinte vide, la lumière donne un volume plein aux dômes, aux fontaines, aux arbres, habille de mystère les escaliers et les Balances. Cette lumière fait marcher, telle une araignée de mer sur la grève, une petite coupole depuis le dôme du Rocher jusqu'à celui de l'Ascension, ce *Qubbat al-mi'rāg* d'où, pour les Musulmans, s'est élevé au ciel le prophète Muhammad sur sa jument *al-Burāq*.

Vers midi, nous prenons un taxi pour Al-Biré. Nous devons savoir où en est le projet de voyage à °Akkā / Acre, dont les Chrétiens font Saint-Jean-d'Acre.

Avant Al-Biré, la route est coupée par les soldats, ce qui oblige les taxis à faire des crochets par d'in vraisemblables pistes de montage pour éviter le contrôle. Nous apprendrons le soir qu'en punition du cocktail Mototov lancé lundi dernier à Ramallah, les inspecteurs du fisc obligent les conducteurs à s'acquitter sur le champ de l'impôt. Ceux qui refusent en suivant le mot d'ordre de grève se font immédiatement confisquer leur véhicule. Dans la seule journée d'avant-hier, cent véhicules ont été confisqués aux entrées de Ramallah.

Le taxi ne peut pas pénétrer dans la rue de Palestine, toujours interdite par un remblai, et fait le détour par Al-Biré. Quand nous descendons du taxi, à l'autre bout de la voie, les passants s'écartent rapidement : les soldats la sillonnent, menaçants...

Au foyer des étudiants d'Al-Biré, Samih nous apprend que nous ne pourrions aller à Acre. Impossible d'affréter un minibus avec la grève générale lundi. C'est dommage.

Myriam et Cathy, deux jeunes hollandaises avec qui nous avons projeté ce voyage, reviennent de Bethléem, prostrées. Elles étaient sur la place du vieux marché aux légumes, devant l'église quand, au milieu de la foule, des coups de feu ont claqué. Deux garçons de 13-14 ans, sont tombés près d'elles, touchés dans le dos. Ils ont été transportés sur des civières. Elles les ont tenus pour morts.

La version officielle des autorités israéliennes fera allusion à des affrontements entre jeunes gens et soldats, qui auraient fait un mort, Radi Mahmoud Salah, 24 ans et dix blessés, une occasion pour déclarer la région zone militaire. En réalité, il sera évident pour tout le monde que ce sont des colons déguisés en touristes qui ont ouvert le feu sur les jeunes gens.

Lorsque nous sommes de retour à Jérusalem, vers 16 heures, tout le monde parle des incidents de Bethléem, mais surtout ceux de Ramallah, d'où nous arrivons et, curieusement, la rumeur ne nous a pas effleurés. Le corps d'un garçon de 14 ans d'Al-Biré, de nationalité étasunienne, Amjad Jibril Al-Tawil, a été retrouvé par un berger dans une des collines proches de la ville. Il avait été arrêté lors du ratissage du centre de Ramallah, lundi dernier. Le chef de la police avait affirmé à la famille qu'il était aux mains de l'armée. Mais officiellement l'armée ne sait rien.

Quand nous discutons avec Salah, lundi dernier, de l'assassinat du jeune Yasser dans des circonstances identiques, nous étions loin de nous douter qu'au même moment, l'actualité bégayait.

La situation se tend rapidement dans la région de Jérusalem. Hier une voiture israélienne a été incendiée rue Al-Zahra, à Jérusalem-Est, un bus brûlé à la Station centrale de la ville arabe, un autre rue Salah al-Din. Des dizaines de personnes ont été arrêtées.

Je tombe dans la salle commune de l'hôtel sur un article du *Jerusalem Post* du 11 août, qui parle de l'essoufflement de l'intifada. Son auteur croit lire dans de nombreux signes la lassitude des Palestiniens en regard du soulèvement. L'intifada devient étale, selon lui, surtout par ce qu'elle ne produit pas les

résultats psychologiques escomptés, du fait que les Israéliens se montrent indifférents à son égard :

Les Israéliens se sont depuis longtemps désengagés émotionnellement de la violence dans les territoires. Relativement peu de gens sont encore vraiment perturbés par le fait que le sang coule quotidiennement à quelques kilomètres seulement de chez eux. Qu'y pourraient-ils d'ailleurs ? Les troubles durent depuis si longtemps ! Il semble n'y avoir pas de fin à la succession des nouvelles déprimantes, et les Palestiniens ne semblent pas davantage prêts que nous à parvenir à une solution rapide.

Mais la tragédie suit son cours.

Le père de Adel nous a invité à aller dîner chez eux, à Bir Nabala, au nord de Jérusalem. Il passe nous prendre vers 17 heures 30.

En sortant de Jérusalem, sur la droite, un grand bâtiment qui ressemble à un hôpital.

– Effectivement c'était un hôpital arabe, précise Abou Adel. Il a été réquisitionné par les Juifs pour y installer leur ministère de l'Intérieur.

Au carrefour qui indique Al-Ram vers l'est, nous tournons vers la gauche et traversons une zone industrielle.

– Toute cette zone a été expropriée pour « raisons stratégiques », commente Abou Adel.

Parvenus au village, la rue est coupée par un remblai de pierres. Je réalise maintenant ce dont m'a parlé hier le jeune Adel quand je l'ai rencontré à l'hôtel : il faisait allusion à des affrontements entre les jeunes et l'armée.

Quand nous finissons par atteindre la rue grâce à un long détour, l'armée d'occupation est toujours là.

Installés sur la terrasse de la maison, au flanc de la colline, nous goûtons le soir qui descend sur le paysage. Au nord, une hauteur nous cache Ramallah et Al-Biré. Sur toutes les hauteurs, à l'ouest, au sud et au sud-est, des colonies juives en fortins. Nous nous laissons aller aux insensibles variations de couleurs et de tons qui animent le paysage.

Dans la ruelle qui surplombe la terrasse, les garçons lancent des pierres dans un champ de cailloux bordé de figuiers et d'oliviers.

– Il s’entraînent, confie leur père.

D’une maison voisine, sort une vieille dame, grande, droite, vêtue d’une robe grise aux petits motifs mauves. Elle lance une plaisanterie aux enfants. Je crois revoir ma grand-mère Gabrielle quand, enfants, nous jouions près du verger de l’Hort de la Gailha, à Montgailhard¹⁶.

Les enfants se mettent à présent à fabriquer une fronde. Près d’eux, une fillette et un garçonnet dessinent un barrage de cailloux en travers de la ruelle.

Au moment où nous allons nous attabler, entre un voisin, accompagné de sa femme et d’un jeune enfant. Il sort le jour même de détention administrative et tenait à saluer ses amis.

– Quelle impression retiens-tu après quinze jours passés à Jérusalem ? me demande Khaled.

– Je voyais de façon abstraite, intellectuelle, la négation d’un peuple. J’étais loin d’imaginer l’acharnement minutieux et la rage organisée avec lesquels elle est poursuivie et vécue dans chaque instant du quotidien. Cependant, je dois dire que ce qui me frappe le plus, c’est la puissance sereine de l’affirmation de l’être palestinien, qui s’exprime aussi à chaque instant.

Tout cela peut paraître bien abstrait et cérébral, mais je ne suis pas poète pour l’exprimer de façon sensible. Je me remémore une discussion à l’hôtel avec Vaughan, un jeune britannique passionné par l’Irlande et qui a travaillé l’année dernière à Gaza, dans le cadre de l’UNWRA. Pour lui, comme pour moi, la Palestine est partout où il y a négation, exclusion, oppression. Cependant, nous avons senti que la Palestine apporte quelque chose d’original.

Nous avons échangé l’idée qu’en Europe au moins, le langage politique navigue entre le Charybde de la nécessité économique – il n’y a pas d’autre choix ! – et le Scylla de la raison d’État : il s’est émancipé des exigences vitales d’humanité et leur inocule en revanche un poison paralysant. La politique a tué le rêve. Et nous sentons qu’ici, les hommes et les femmes assument dans leur combat politique toute l’épaisseur de leur être culturel, et y font vivre leur spiritualité et leurs sentiments.

¹⁶ Voir plus haut, 45.

Je pense à la beauté, à la fraîcheur et à la vigueur de la peinture et de la poésie palestinienne, à leur importance dans l'être palestinien.

– J'ai l'idée que le secret de la force palestinienne tient à ce qu'ici, on construit l'avenir sur le roc de ses rêves.

Peut-être est-ce que l'herbe est plus verte ailleurs. Mais en tout cas, cette différence nous est source de force.

Après le repas, Abou Adel ne nous raccompagnera pas. C'est Mahmoud qui conduira la voiture. Il est tard. On n'a pas l'habitude de circuler à cette heure-là. Un silence de plomb dans la voiture. Nous croisons des véhicules de la police et de l'armée en quantité.

Nous passons par le Mont des Oliviers. Dans un chemin creux, sur le versant sud, j'aurais aimé m'attarder au calme de la nuit, à cette lune magnifique découpant la silhouette noire d'un cyprès debout, entêté dans la rocaille. Mais il faut rentrer.

Dimanche 20 août.

Je passe par Jérusalem-Ouest pour acheter nos billets d'autobus pour Le Caire. Je ne pourrai partir que le 25. Les deux employées de l'agence parlent arabe entre elles. Ce sont des Chrétiennes de la vieille ville. Nous bavardons un moment, puis je me rends à la poste, rue de Jaffa.

Sur le trottoir, un jeune Arabe, figure en sang, désorienté dans une foule qui passe, indifférente. Je lui demande ce qui s'est passé. Il vendait des figues à cet endroit quand un commerçant juif lui a pris des fruits en refusant de payer. Comme le jeune homme protestait, l'autre renversait le panier de fruits sur la chaussée. Échanges de coups. L'agresseur est là, dans sa boutique, entouré d'un groupe de gens qui considèrent mon échange avec le jeune homme avec hostilité.

Je cours à une pharmacie proche acheter des mouchoirs en papier afin que le jeune puisse au moins se nettoyer le visage, et les lui tends sous des regards mauvais. Le jeune homme me dit qu'il s'appelle Lawi et qu'il désire me voir plus tard. Je n'ai sur moi rien de quoi écrire, et à peine ai-je le temps d'indiquer verbalement l'adresse de mon hôtel, qu'il est enlevé par les

policiers. Je le verrai le surlendemain, quand il viendra me chercher à mon hôtel.

Khaled me raconte que pendant mon déplacement dans la ville juive, la porte de Damas a été le théâtre d'un affrontement entre les jeunes du quartier et l'armée. Les jeunes sont montés sur le rempart de la porte, d'où ils ont bombardé les soldats de pierres. Un soldat a été blessé. Plusieurs jeunes ont été arrêtés.

Je réalise que je n'ai pas encore vu la ville depuis le Mont Sion, et décide d'y aller avec Étienne et les trois enfants qui m'avaient guidé dans la ville le lendemain de mon arrivée. Adel trépigne d'impatience. Son oncle n'est visiblement pas très chaud. Finalement, nous partons tous les cinq.

Pour rejoindre la porte de Jaffa, nous montons les escaliers de la via Dolorosa. Sur notre gauche, une porte chargée d'inscriptions et d'un portrait de martyr. C'est Youssef Chawki, 17 ans, tué par les soldats.

– Je connais le jeune qui a tué un soldat israélien et en a blessé un autres. Il a 22 ans, et il est en prison pour 99 ans, dit Adel.

– Plus un jour, ajoute Riadh. Tu te rends compte, plus un jour !

Nous contournons la citadelle de David et longeons les remparts ouest sous le soleil de l'après-midi. Sous les murailles, une large pelouse où les enfants courent comme des chiots, s'ébattent, cabriolent. Il n'y a pas de pelouse semblable côté est. Le gazon anglais, arrosé avec soin, orné de buissons fleuris, s'arrête à la porte de Damas.

Au Mont Sion, sillonné par des visiteurs à la mitraillette en bandoulière, les enfants cessent de courir en tous sens et se resserrent auprès de nous. Nous bifurquons vers l'est et descendons par un bosquet vers la route qui contourne la ville et cheminons sur un parapet. Après un moment de promenade, nous surplombons Silwan, au flanc d'un val dont les tons crayeux et ocre, les noirs et les verts, me font penser au ravin de Tolède. Je me plais à songer que le Greco aurait peint ce paysage sous la tempête.

Je perçois la surprise dans le regard des enfants, frappés par la beauté du ravin et celle des remparts sud qui descendant lentement jusqu'au Haram al-Sharif et dôme argent d'Al-Aqsa.

– C'est la première fois que nous venons ici, confie Adel.

Je comprends à présent la réticence de son oncle. Nous ne sommes pas à cinq cent mètres à vol d'oiseau du Souk al-Lahhamin et de la rue qui descend vers bab al-Silsila, marquant la limite du quartier juif et la frontière infranchissable des escapades des enfants.

Abdel ne verra peut-être pas bab al-Mughariba, mais connaîtra l'an prochain New York et la Seine.

Lundi 21 août.

C'est aujourd'hui la grève générale pour le vingtième anniversaire de l'incendie d'Al-Aqsa. Nous resterons donc à Jérusalem. C'est une occasion pour voir le soleil se lever sur la ville depuis le Mont des Oliviers.

Lorsque, des chemins ombragés et des champs d'oliviers du versant, on contemple la ville, on ne peut pas ressentir le massacre du panorama par les grands hôtels de la ville juive : érigés sur la colline derrière les remparts ouest, le Plaza, le King David et le Sheraton ou tout autre bunker écrasant de leur masse de béton la vieille ville, ses églises, ses minarets et le Haram al-Sharif.

En voyant les cyprès se découper sur l'horizon de la ville, nous échangeons avec Étienne sur *Les cyprès* que Vincent van Gogh a peint à Saint-Rémy-de-Provence : c'est bien la même lumière. Au détour d'un champ, derrière les pins, le dôme du Rocher apparaît en perspective derrière les bulbes dorés de Marie-Madeleine. Un tel rapprochement des architectures religieuses et habituel ici, et pas seulement à Jérusalem. À Amman, de la place Al-Abdali, on peut voir en enfilade la nouvelle mosquée encadrées des clochers de deux églises grecques. À Damas, de la citadelle, on embrasse d'un même regard les minarets de la mosquée des Omeyyades et les clochers du quartier chrétien de Bab Touma. Au vieux Caire, également, on peut voir sur la même ligne les minarets des petites mosquées du quartier et les clochers de l'église copte de Mar Girjis.

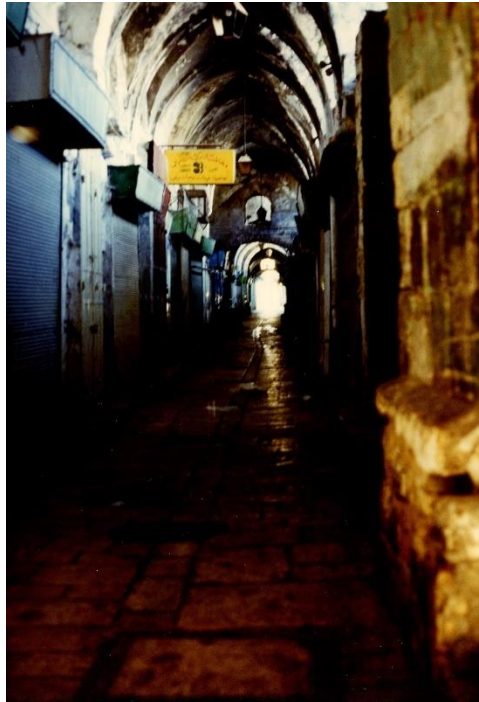
Au même moment, en France, on démolit une mosquée au bulldozer à Charvieu-Chavagneux. Combien y a-t-il de minarets en France sur lesquels mille mosquées et salles de prière existantes ? Le clocher semble exclure le minaret. Le haut clocher roman, qui se hisse au-dessus de celui des premiers temps, ignore aujourd'hui sa filiation du minaret mise en lumière par des historiens de l'architecture par le biais du campanile de Venise et des tours carrées andalouses : la cathédrale de Séville a bien habillé en clocher le vieux minaret

almohade ; même chose à Cordoue où la cathédrale se love dans la grande mosquée en christianisant la tour du muezzin. Nous vivons une époque bien triste où la haine de l'Autre est peut-être expulsion de l'Autre de soi, mais surement aussi mutilation de Soi...

Sur le chemin du retour, au dos d'âne de la via Dolorosa, nous bavardons avec un groupe de jeunes.

Un passant :

– Attention, c'est peut-être des Juifs !



15. Le souk al-Lahhamin désert, le 21 août

– Non, non, nous les connaissons !

Un autre jeune du quartier s'adresse à moi :

– Tu veux aider la Palestine ?

– Qu'as-tu à me proposer ?

N'ayant pas le temps de rester pour le moment, nous convenons un rendez-vous pour 18 heures 30.

M'étant acquitté de mes obligations plus tôt que prévu, je reviens sur les lieux une demi-heure plus tard, mais ne trouve pas le jeune Ashraf.

– Les soldats sont arrivés quelques minutes seulement après que tu sois parti, me dit quelqu'un. Ils sont venus arrêter Farid. Ils l'accusent d'avoir incendié une voiture la semaine dernière.

Je me souviens en effet d'avoir vu mercredi soir, de la salle commune de l'hôtel, un grand feu qui a illuminé un moment la via Dolorosa, à cet endroit précis. Quelqu'un a bien dit que ce devait être une voiture qui brûlait, mais je n'avais pas réalisé. J'avais seulement regardé un feu dans la nuit.

– Farid a deux enfants. Il est en prison pour combien de temps, maintenant ?

Depuis jeudi, l'armée a arrêté beaucoup de gens dans le quartier à la suite de cet incident. Mais les arrestations sont chose tellement naturelle qu'on n'en cherche pas la raison, à cent mètres de ce lieu.

Le père de Farid est assis là, sur les marches d'une maison, silencieux dans le groupe de jeunes.

J'échange avec lui quelques mots, mais il ne parle pas de son fils.
– Toi qui viens de Paris, dis là-bas, quand tu y retournes, comment nous vivons ici !

À deux pas de nous, l'armée oblige un vieillard à recouvrir de peinture blanche les inscriptions sur les devantures des échoppes, les murs et la porte de l'école.

Rentré à l'hôtel, je lis la presse. Dans la sélection hebdomadaire d'*Al-Fajr* en langue anglaise, une lettre au président Mubarak des rabbins Moshe Hirsch et Yosef Birnbaum, au nom du groupe orthodoxe Neturei Karta, terme judéo-araméen signifiant « les Gardiens de la Cité » :

C'est seulement avec la renonciation des sionistes à leur mainmise sur la Palestine entière qu'on peut parvenir à une paix authentique, juste et durable. [...]

Poursuivez, Monsieur le Président, votre lutte pour la cause de la Palestine, de telle manière que les Juif et Arabes puissent jouir d'une relation cordiale et paisible, dont la détérioration remonte à l'intrusion sioniste au Moyen-Orient. Cette pénétration a causé des frictions entre Palestiniens qui, depuis des siècles, pratiquaient une politique de bon voisinage dans leur vie quotidienne. Avec l'aide de Dieu, nous espérons retrouver la situation qui existait dans le passé.

Pour les deux rabbins, qui se prévalent de l'esprit théologique de la Tora, l'État sioniste est considéré comme un blasphème. Selon eux, Dieu ne donnera la Palestine aux Juifs qu'à l'avènement du règne messianique. Ils reprochent aux Sionistes d'avoir conquis la Palestine par la force, contre le gré de leurs habitants.

Vers 18 heures 30, je me rends au rendez-vous avec Youssef. Étienne aurait bien voulu m'accompagner, mais un de ses camarades de classe, venu passer ses vacances dans un kibboutz, vient de l'appeler à l'hôtel et ils passeront la soirée ensemble.

Youssef me présente Rachid. Nous gravissons ensemble les escaliers de l'école de la via Dolorosa, parcourons la cour et arrivons près du mur méridional qui, à travers une lourde grille percée d'une fenêtre, donne sur le Haram al-Sharif.

– Asseyons-nous un moment ici, près de la fenêtre, dit Rachid. Si nous sommes venus ici, dit-il en désignant le dôme, c'est pour signifier que ce que nous avons à te dire est important.

Youssef explique qu'il existe à Jérusalem huit enseignants pour enfants handicapés qui veulent organiser une école pour ces jeunes. Douze handicapés ont déjà été recensés dans la ville. Handicapés de naissance. Mais il y en a sans doute davantage, surtout avec la répression de l'intifada. Ils ont besoin d'une aide extérieure.

– Peux-tu y contribuer ?

– Je ferai de mon mieux.

Rachid me conduit chez lui, dans une ruelle qui donne sur Aqabat al-Sheikh Rihan, complètement obscure. Nous devons jouer à cache-cache avec une patrouille de soldats. Les jeunes n'ont nulle envie de la croiser.

Le père de Rachid est là et sa sœur Houda, la mère et des enfants plus jeunes. Houda, qui travaillait dans une école américaine pour enfants handicapés a été licenciée sans motif. Mais la raison, tout le monde la connaît : son frère Rachid a été condamné à trois ans et demi de prison.

– Pourquoi trois ans et demi de prison ?

Rachid montre un document de la Croix rouge indiquant qu'il a été emprisonné « pour raisons de sécurité ».

– Trois ans et demi pour raisons de sécurité ? Mais il doit y avoir eu un jugement, si Rachid n'était pas en détention administrative !

– Oui, il y a eu un procès. Mais le verdict est dit à l'accusé, pas transcrit.

Rachid avait 17 ans. Sur le chemin de l'école, il a vu un gars poignarder un colon. Il a refusé de témoigner.

– Trois ans et demi pour refus de témoigner, soupire-t-il.

– Rachid a eu raison, intervient sa mère, les larmes aux yeux.

Avec Houda, nous discutons du projet de ce groupe d'enseignants. Il leur semble que sans la couverture d'une organisation internationale, tout soit impossible ici.

Rachid veut me raccompagner. Je sais que cela va inquiéter sa famille, avec tous ces soldats dans la rue. Je décline l'offre, mais Rachid tient quand même absolument à faire un bout de chemin avec moi. Son père demande alors à son jeune frère de se joindre à nous. Via Dolorosa, nous nous séparons. Ils retournent sur leurs pas. Moi, je suis à deux pas de mon hôtel.

Cette journée de grève générale a vu la tension monter brusquement dans la région de Jérusalem.

Au bord de la ville, les soldats ont tué deux adolescents de 14 et 15 à Al-Ram, et ont imposé le couvre-feu sur la ville, de même qu'à Al-Mazraa al-Qibliya, à Ramallah, au mukhayyam Qaddura, et au village de Kharbatha Bani Harith où des colons accompagnés de soldats sont venus attaquer des villageois et saccager leurs maisons.

Au sud, ce même jour, des affrontements ont eu lieu dans le village de Silwa, sous les murs de Jérusalem, et la localité a été décrétée zone militaire. Le camp de réfugiés d'Aïda a connu des heurts. À Tuqu, les soldats ont tué un jeune de 17 ans, et placé le village sous couvre-feu.

Chaque jour, le minotaure déchire sa ration de chair juvénile.

Mardi 22 août.

Plusieurs fois déjà, j'ai nourri le projet d'aller à Gaza. Pour disposer d'un minimum de temps et ne pas prendre le risque – tout à fait réel – de m'y trouver bloqué, je comptais y séjourner deux jours, suffisamment longtemps avant la fin de mon séjour.

Mais les grèves générales et les rendez-vous pris avaient repoussé ce voyage de jour en jour. Et puis Étienne aussi était désireux de voir Gaza. Comme nous partons le 25 pour Le Caire, il n'est désormais plus possible de remettre cette visite.

Comme nous nous apprêtons à quitter l'hôtel à 8 heures 30 afin de prendre un taxi à plaque blanche pour traverser Israël, voilà que le jeune Lawi, qui s'est fait agresser il y deux jours rue de Jaffa, vient à notre rencontre.

– Je vous amène chez moi. Mon père vous attend.

– Mais nous sommes justement en train de partir pour Gaza !

– Vous pourrez y aller cet après-midi. Mon père tient absolument à ce que vous passiez à la maison. Ensuite, si vous le voulez, je vous accompagnerai.

Je ne crois qu'à moitié à cette promesse, mais comment refuser l'invitation ?

Nous prenons donc la route du sud. Au carrefour d'Al-Khidr, après Dheyshé, barrage militaire. Il faut bien une demi-heure pour le franchir. Finalement nous arrivons au village de Halhoul, situé juste avant Hébron, Al-Khalil pour les Arabes.

La maison des parents de Lawi est située au flanc d'un coteau fourni de vignes en terrasses. L'ouest de Jérusalem devait ressembler à ce paysage avant 1948, avant d'être vidé de sa population et envahi par les pins et les sapins.

La mère est devant la porte avec ses voisines.

– C'est l'homme qui a secouru mon fils contre les Juifs !

Comme si cela était un événement extraordinaire. Avec quelle gentillesse nous sommes reçus ! Etienne découvre le plaisir du petit déjeuner au pain sans levain que l'on trempe dans l'huile d'olive puis dans le zaatar¹⁷.

Nous apprenons assez vite que nous sommes immobilisés ici jusqu'à demain matin. Le village est bloqué par l'armée à partir de midi. Après cette heure-là, impossible d'en sortir.

Une grosse bourgade que Halhoul, qui compte plus de dix mille habitants. Les coupures d'eau et d'électricité y sont constantes. Le tribut payé à l'occupant est lourd, comme partout. Depuis le début de l'intifada, on déplore cinq tués et plus de cent blessés. Cinquante hommes sont actuellement en prison.

¹⁷ L'arabe *za'tar* est le « thym » qui se présente réduit en poudre.

J'accompagne un frère de Lawi faire quelques courses à une boutique proche, pleine de villageois qui tous, sans surprise, savent qui je suis. Le boutiquier me demande :

– Es-tu musulman ?

– Non.

– chrétien, alors ?

– Non.

J'ai déjà vécu pareille situation au Caire, trois semaines plus tôt. Sortant d'un journal où nous avons rendez-vous avec Naïma, je la quitte pour respecter un rendez-vous que j'ai pris près de là. Un taxi collectif s'arrête. Il reste une petite place à côté d'un vieux cheikh ventripotent vêtu de blanc et s'appuyant sur son immense bâton, entouré de deux jeunes gens bien mis, à la barbe taillée et en qamis gris. Le conducteur me demande où je vais.

– Place Tahrir, s'il te plaît.

– D'accord, mais d'abord, j'amène le hajj dans son quartier.

Immédiatement, l'un des jeunes me questionne :

– Es-tu musulman ?

– Non.

– chrétien, alors ?

Sachant qu'il ne reste plus qu'une alternative : ou juif ou communiste, l'idée, certes quelque peu alambiquée, qui me vient à l'esprit est, pour le natif du Pays cathare que je suis, la traduction du grec *καθαρος*.

– *Anā zākī*, « je suis pur... ».

Pour mon malheur, soit du fait de ma prononciation, soit du fait de celle de l'arabe égyptien lui-même, mon interlocuteur entend *dhakī*, qui signifie « intelligent ». L'atmosphère se tend soudainement.

– Tu es donc plus intelligent que nous ?

J'essaie de trouver un synonyme :

– Je veux dire : *tāher*

Ou d'exprimer mon idée autrement :

– *muhliš*, « sincère ».

Un silence lourd s'installe, qui me semble une éternité. Il est enfin rompu par le cheikh qui dit à l'adresse des jeunes :

– *Howa zeyy eḥna*, « il est comme nous ».

Et l'ordre est donné au chauffeur :

– *Nerūḥ mīdān al-Taḥrīr; ʿalā ṭūl*, « Allons à place Tahrir, tout de suite ».

Je me suis imaginé une fraction de seconde qu'il ne voulait pas se débarrasser de moi pour en finir avec cette conversation, mais c'est une autre explication qui s'est rapidement imposée. Je l'ai cru sincère, tout simplement : il a répondu à ma franchise par sa sincérité. J'étais sorti de mon expérience de coopération technique en Centrafrique, dans le cadre du service national en 1966-1967, avec la forte sensation de l'existence d'un véritable fossé qui sépare, dans le monde, dominants et dominés, et surtout de véritables champs invisibles, « implicites », comme je le formulai à l'époque. Il s'agit d'un véritable carcan où s'emprisonnent les rapports humains avec nos semblables. Une joie sereine envahit tout à coup mon être : j'ai l'impression que j'ai enfin pu échapper à ces « champs implicites » contre lesquels je me suis longtemps battu contre moi-même.

Cette fois, à Halhoul, j'évite le *zākī*, qui, au Caire, avait prêté à équivoque :

– *Anā tāher*, « je suis un pur ».

Aucune réaction. Cela semble satisfaire tout le monde.

La fille aînée fait des études de physique à Bir Zeit. Elle suit les cours assurés malgré la fermeture de l'Université. Avec les barrages militaires, Elle compte une heure et demie pour s'y rendre, même chose pour en revenir, bien que nous ne soyons qu'à 25 kilomètres, tout au plus. À 14 heures, elle sera de retour. Le professeur a été empêché.

Vers 11 heures, le hurlement des hélicoptères qui passent à plusieurs reprises au-dessus de la maison, surgissant de l'est, au ras du sommet de la colline. On peut distinguer les armes en position. Le paysage, il y a un moment encore paisible et chaud en est strié de bandes noires qui le saturent d'une atmosphère irréelle. Questions inquiètes. Ce n'est pas habituel, les hélicoptères ici. La réponse sera donnée dans le journal du surlendemain. Dans le village proche de Tuqu, l'armée vient de les utiliser pour attaquer des manifestants qui

protestaient contre la mort d'un jeune du village, tué il y a deux jours par les soldats.

Arrive finalement Hilmi, le père. Employé de l'administration jordanienne à Hébron, ses subsides ont été coupés voici un an, avec le désengagement du Royaume hachémite de la Cisjordanie.

Comment faire vivre une famille de sept enfants qui tous, à part Lawi, font des études. Il a monté un cabinet d'avocat à Hébron. Il espère qu'après les élections de novembre à Amman, les versements seront rétablis.



16. Dans le vignoble de Halhoul

Le troisième fils révise ses cours de physique et chimie. L'école risque d'ouvrir la semaine prochaine et il voudrait pouvoir passer sa *tawjīhiyyé*.

Vers 18 heures, après le thé, nous descendons en famille au vignoble. Du chemin creux, nous savourons les tons chauds dont le soleil couchant caresse le paysage. Sur les murets, s'étale le figuier et court la vigne comme à Montgailhard, un des villages de mon enfance, avant que la mécanisation ne chasse les cultures et les hommes, livrant les champs à l'acacia et à la fougère.

Je songe à mon père, retourné au village natal après une vie de pérégrinations, et qui ne l'a jamais retrouvé. Et je confie à Étienne qu'ici, son grand-père aurait été ému aux saveurs et aux gestes familiers resurgissant de l'exil du souvenir.

Dans le carré de Hilmi, la vigne n'est pas soutenue par des piquets. C'est pour la couvrir plus facilement, dans le but de la protéger du

soleil de l'été, puis du froid de l'hiver, suffisamment vigoureux ici pour y interdire l'olivier. C'est ainsi que telle variété de raisin donne jusqu'au mois de février¹⁸.

Adossé au mur de pierres sèches, un cep de vigne est malade. Je sais, pour l'avoir lu dans la presse il y a quelques jours, que dans la région d'Al-Khalil et de Halhoul, les habitants se plaignent des dommages causés par l'armée dans les vignobles. Les soldats passent la nuit et vaporisent un produit toxique qui fait jaunir et sécher les feuilles et pourrir les grappes.

– Est-ce ce qui arrivé à ces feuilles rouillées ?

– Là, ce ne sont pas les Juifs, c'est Allah... Mais qui peut dire que nous ne nous réveillerons pas demain avec les vignobles ravagés ?

Il faut goûter à toutes les variétés de saison. Depuis le matin, nous mangeons du raisin. Les paysans sont naturellement fiers de leurs produits. Il est d'usage d'en reprendre, une fois pour le plaisir, puis une seconde fois pour l'amitié. Mais ici, il y a davantage dans la saveur de la grappe que l'on mord. Il y a la chair arrachée au poison jaune.

– Même sans la présence des soldats, la vie serait terrible ici, commente Hilmi.

Le moindre geste du quotidien est une manière de s'accrocher au rocher qui tient sous la rage du torrent.

Je le sais maintenant, ce raisin est un présent de vie.

Le plus jeune fils de Hilmi a érigé avec l'aide de son aîné, une stèle de grosses pierres. Il recule d'une vingtaine de pas et lance sa pierre à la base de la stèle, visant l'endroit précis où le choc la fait s'écrouler d'un coup.

Les enfants de Halhoul, comme ceux de Jalazone, ou ceux de Bir Nabala, lancent de pierres aux derniers rayons du soleil.

Pierre à pierre jetée, l'enfant de Palestine se réapproprie la terre dérobée.

Il m'est souvent arrivé de voir, ces dernières années, dans le jardin de la maison de mon grand-père Lucien, à Saint-Paul, trois jeunes frênes dans cette lumière surréelle rendue par une toile de Magritte.

¹⁸ Se tient, aujourd'hui depuis 2010, à Halhoul un Festival du raisin réputé.

À y regarder de plus près, j'avais fini par remarquer que le tronc de ces arbres s'interrompait à deux pieds du sol, cédant la place au décor du jardin en une lancinante absence, pour réapparaître nets à la hauteur de ma poitrine. Ce soir, à Halhoul, les fûts des trois frênes sont pleins et entiers.

Mercredi 23 août.

Nous partîrons pour Al-Khalil avec Hilmi, et de là nous prendrons un taxi pour Gaza. C'est du moins ce que nous projetons.

À 7 heures 30, nous sommes sur la route, attendant un véhicule. Il nous faudra bien une heure pour atteindre Al-Khalil, à peine distant de 5 kilomètres. Les voitures sont rares aujourd'hui sur la route, et l'entrée de la ville est barrée par l'armée.

Al-Khalil : pas de taxi pour Gaza ce jour. Il faut donc revenir à Jérusalem pour en prendre un. Hilmi nous trouve une place dans une voiture privée bondée, et nous nous séparons. Pour éviter les barrages militaires, le conducteur emprunte une petite route de campagne.

Nous traversons le village ancien de Si'ir, dont les tons des maisons à coupes épousent le paysage. Un peu plus loin, la caravane de voitures s'arrête. L'armée a creusé en travers de la chaussée une tranchée profonde, doublée d'une levée de terre et de cailloux de plus de deux mètres de haut. Elle l'a fait sans nécessité pratique, mais par pure brimade coutumière. Il a fallu que les habitants du lieu combent le fossé et percent le remblai pour permettre le passage. Mais nous devons descendre des voitures et les pousser pour franchir ce double obstacle.

À quelques kilomètres de là, les militaires barrent cette fois la route. L'approche du village de Tuqu, déclaré zone militaire, est interdite. La file de voitures est contrainte de bifurquer sur la gauche pour rejoindre la grande route. En l'atteignant, nous contournerons une colonie juive, avec ses protections et ses barbelés, sa voie privée, et donnant sur la grande route, un énorme rempart de forteresse qui confère à la colonie l'aspect d'un Krac des Chevaliers.

Arrivés porte de Damas, nous ne trouvons pas de taxi à plaque blanche pour Gaza. Nous décidons de passer à l'hôtel avant d'entreprendre le voyage. Mais il faut faire vite. Bizarrement, la rue Al-Wad est vide, les boutiques ont rideau baissé.

C'est qu'à la suite des affrontements de lundi, toute la région de Jérusalem s'est mise en grève générale de protestation depuis la veille. Des heurts ont eu lieu un peu partout hier, y compris dans la vieille ville. Nous sommes donc ici, aujourd'hui, au troisième jour de grève générale.

Très difficile maintenant d'escompter arriver à Gaza avant midi, heure de fermeture des magasins, même si nous avons la chance de trouver un taxi. Nous avons l'impression que le sort s'acharne contre nous. Et puis, une bonne surprise : un groupe de jeunes Britanniques part demain pour Gaza avec l'autobus de l'ONU. Pourrons-nous profiter de l'occasion ? Coups de téléphone. C'est possible. Nous avons raté le déplacement à Acre, nous pourrions au moins faire une brève incursion à Gaza.

Mahmoud est hilare. Voici l'histoire qui circule partout : à Gaza, un homme sort discrètement de sa maison pour ne pas être vu. Il parvient à se procurer la fameuse carte magnétique donnant droit à travailler en Israël, malgré les appels au boycott. Pourtant, le soir, des jeunes masqués entrent dans sa maison, et exigent de lui qu'il remette sa carte magnétique.

– Mais je n'ai pas de carte !

– Tu as la carte.

L'homme parvient à arracher la cagoule de l'un de ses visiteurs. C'est son propre fils.

Jean-Paul revient de Gaza, bouleversé. IL a pu entrer là-bas l'avant-veille en autostop dans une atmosphère de film de guerre : des soldats omniprésents, des miradors menaçants, un hélicoptère qui, surgissant d'un nuage de fumée noire, rase en rugissant le toit de l'immeuble, hurlements de sirènes, crépitements de tirs, cris, etc. Il est pris sur la route par un véhicule de la Croix-Rouge. Le chauffeur, ici depuis deux ans, avoue la peur dans laquelle il vit.

– Il arrive que les soldats tirent sur les véhicules de la Croix-Rouge et de l'ONU.

Jedi 24 août.

Gaza tient les tristes promesses des récits de ses visiteurs et des images vues à la télévision. On entre là comme dans un camp

militaire. Sous la surveillance constante d'un mirador, on croise un poste de soldats, mitrailleuse pointée sur les véhicules qui passent.

Gaza-ville – *Madīnat Ġazza* pour les Arabes – ressemble davantage à un faubourg du Caire qu'à Jérusalem-Est, Ramallah ou Hébron. Une ville à l'abandon, aux avenues sales ; aux débris de construction débordant ici et là la chaussée, et l'immense misère qui se lit sur les vêtements et les corps des habitants.

Notre autobus arrive au bâtiment de l'UNRWA et nous changeons de véhicule pour faire une visite éclair de l'Enclave. Il nous faut repartir avant 12 heures 30 pour Jérusalem, si nous ne voulons pas restés coincés ici.

Nous débouchons sur la côte en croisant une théorie de jeeps de l'armée sur l'avenue Al-Rachid et longeons avec elle la plage sur des kilomètres. Plus au sud, de l'autre côté de la frontière, la plage d'Al-Arich est bondée. Ici, elle est vide, les enfants ne jouent pas sur la grève.

Nous traversons les mukhayyams Al-Zahra et Al-Nusayarat sans nous arrêter. À la sortie de ce dernier, un verger dont les arbres ont été sciés, au milieu du tronc. Punition collective. Les soldats ont prétendu qu'on leur avait jeté des pierres à cet endroit.

L'autobus s'arrête au milieu du camp de réfugiés de Deir al-Balah. Une volée d'enfants s'attroupe autour de nous. Plus lentement, arrivent des femmes et les hommes. J'engage la discussion.

– Nous sommes en grève totale, ici, dit l'un.

– Où travailles-tu ?

– À Tel-Aviv.

– Et toi ?

– Moi aussi.

Tous les hommes sont dans ce cas. Ils boycottent les cartes magnétiques. À peine de quoi manger dans le camp. Tout ici dépend de l'UNRWA. Ce qui explique l'accueil fait à notre autobus.

– L'armée est presque toujours dans le camp. Cette nuit, les soldats sont venus arrêter des jeunes dans cette ruelle. Viens voir où nous visons.

Deux personnes ne peuvent se croiser de front dans la ruelle sombre. Dans l'entrée un garçonnet éclate en sanglots à ma vue. Je tente de le rassurer, mais il pleure de plus belle.

– Il te prend pour un Juif, me dit son père. Il a été paniqué par l'intrusion des soldats cette nuit.

Appuyée à l'encoignure de la ruelle, une fillette sourit, regardant vers l'horizon du camp, et sa présence fait éclater l'étroitesse de la ruelle, à atmosphère saturée d'armes.



13. La ruelle de Deir al-Balah

– Tu restes ici, me demande quelqu'un ?

– Non, je pars pour Le Caire, demain.

– Alors, dis bien là-bas que nous sommes seuls ici. Nous ne sommes pas des Arabes. Pas des Arabes. Dis que nous sommes Palestiniens !

En reprenant à nouveau l'avenue Al-Rachid qui longe la côte, nous arrivons sur ce qui paraît un camp militaire : miradors barbelés, postes de mitrailleuses. En réalité, c'est une station

balnéaire, à la plage grouillante de vacancier. Un club Méditerranée hyper-barricadé !

Nous virons vers l'intérieur des terres. Des deux côtés de la route, des grillages agressifs. À main droite, émerge d'un mamelon strié de barbelés, une immense croix de David en béton. C'est une école religieuse. À cette image, se surimpose dans mon esprit celles de colonies juives du nord de Jérusalem, celles du sud de Bethléem.

Civilisation du barbelé. L'occupant a besoin des barbelés. L'impression s'impose que ce n'est pas tant pour se défendre de l'occupé, car les affrontements ont surtout lieu dans les camps de réfugiés et les villages quand y pénètrent les colons ou l'armée, que pour maintenir vivante, de façon pathologique, morbide, la mémoire des camps d'extermination nazis, comme justification de la présence non-voulue dans ce territoire. Puissance fortement symbolique du barbelé. La conscience israélienne a refondé, après la Shoah, la légitimité d'une terre proclamée sans peuple par les Sionistes, sur la mémoire des camps de la mort.

Dans le minuscule territoire de Gaza, les miradors sont plus nombreux que les palmiers, et les jeeps militaires dix fois plus abondantes que les véhicules des services publics. Dans ce Bantoustan arabe, dans cette réserve de main d'œuvre, le travailleur ne peut sortir pour travailler chez l'occupant qu'avec une carte magnétique indiquant son pedigree judiciaire, et il doit obligatoirement rentrer le soir dans son dortoir-prison. Dans ce désert du droit, l'homme manque de tout et les enfants meurent chaque jour sous les balles pour un jet de pierres, pour un drapeau agité, pour une inscription sur les murs.

Paranoïa jaillie de l'inversion du langage. Dans le vaste camp de concentration de Gaza, c'est l'opresseur qui prend le personnage de la victime.

En Palestine, les barbelés ne gardent pas les prisonniers, mais les gardiens.

L'entrée du camp de réfugiés de Khan Younis est flanquée sur la gauche d'un vaste camp militaire.

Nous passons à la hauteur d'une école dont les murs sont détruits. L'armée les a défoncés, sous prétexte d'empêcher les enfants de s'y abriter pour lancer des pierres.

Nous rejoignons Gaza-ville par la route baptisée par les Ottomans Salah al-Din, la route dont le sol a été foulé par les pas des soldats de Ramsès II, d'Alexandre, des Croisés et de Bonaparte. La route centrale de Gaza est parcourue par une allée et venue permanente de véhicules militaires, entre une succession des miradors et de postes armés. À l'entrée de Gaza-ville, un tas de pneus brûle au milieu de la rue déserte, trace d'une manifestation dispersée depuis peu.

Transbordement. Nous nous engouffrons dans un taxi qui démarre immédiatement pour Jérusalem. Nous passons sous les panneaux où est écrit, en belles lettres, en arabe et en anglais : « Bienvenue à Gaza ». Nous sortons de l'enfer.

Vendredi 25 août.

Notre autobus part pour le Caire à 8 heures. Pratiquement prêts au départ, nous achevons notre petit déjeuner, quand Adel arrive, souriant. Il a tenu à ce que son père l'amène de son village pour nous souhaiter bon voyage. Il nous offre de petits drapeaux palestiniens qu'on met au revers de son veston. Et il a dessiné pour moi des images à la gloire de l'intifada.

L'émotion me fait bafouer quelques mots de remerciement inaudibles. Nous nous embrassons.

Porte Damas, au-dessus de la foule matinale, vivante et colorée, le soldat est toujours dans la lucarne.

Mais je sais qu'ici, un jet de pierres ouvre la porte des mythes à tous.

Porte de Damas, et partout où la Seine passera sans plus charrier de cadavres, où je pourrai vivre la beauté du monde sans souffrir de remords.

Porte de Damas, un jour, l'oiseau chassera le soldat de la lucarne.

Le chauffeur israélien de l'autobus empêche un voyageur de monter.

– Montrez votre sac !

– Pourquoi ?

– La nourriture est interdite dans l’autobus. Pas de sandwiches, pas de bouteille d’eau. C’est interdit !

Les sacs des voyageurs sont inspectés. La paranoïa de contrôle a tellement transformé les gens, pensé-je, que même la nourriture est prétexte à la fouille.

Quand nous nous arrêtons, en chemin, devant un snack-bar, l’explication de la fouille apparaît : son motif était purement mercantile. Il s’agissait de procurer des clients à un ami avec qui le chauffeur est en cheville.



18. Porte de Damas, le soldat, toujours dans la lucarne

L’autobus s’immobilise à la grille du poste-frontière israélien de Rafah.

Dans le no-man’s land, deux enfants, venant du campement bédouin qui se trouve à un jet de pierres sur notre gauche, contournent l’autobus en riant, poussant sans ménagement un jeune chien efflanqué.

Ils s’arrêtent derrière le talus. Seul leur buste est visible. Nous les regardons s’amuser à jeter de grosses pierres à leurs pieds. Nous n’avions pas prêté attention aux gémissements du chien. Quand les enfants finissent par se baisser, disparaissant à notre regard, nous devinons qu’ils viennent de lapider le jeune animal. Étienne ne peut réprimer un haut-le-cœur.

Les deux enfants reviennent sur leurs pas en plaisantant.

Au poste-frontière égyptien, un employé considère rapidement les passeports de tout le monde, puis inspecte le bus et s'en prend au chauffeur.

– C'est inadmissible. Les cendriers ne sont pas vidés, et ceci et cela... En Israël, au moins, les autobus sont propres !

Le chauffeur se défend comme il peut.

– Adressez-vous à la compagnie, pas à moi !

L'homme ne désarme pas dans ses réflexions. Atroupement. Des policiers arrivent. Ils l'écoutent avec respect et crainte. Visiblement, l'Israélien se comporte en pays conquis.

Je me demande ce que retiendra Étienne de ce voyage, si je ne l'ai pas mis dans une situation inconfortable qui pourrait faire naître chez lui des regrets, et même des reproches.

– Je garderai un bon souvenir de ce voyage, me confie-t-il en me rassurant.

La lumière rasante du soleil couchant donne aux dunes du Sinaï le plissé d'un tissu de satin.

Je me souviens avoir été choqué par Élie Wiesel, déclarant à la télévision que lorsqu'un soldat israélien tire sur un enfant palestinien, il pense au soldat pour qui cette tâche est brise-cœur. Les Palestiniens, eux, pensent plutôt à la mère de l'enfant.

Ici, les balles ne tuent pas la révolte aux mains nues, mais l'homme dans celui qui tire.

Je revois Haytham dans le regard de la lune, le sourire de Fatima, la malicieuse sagesse d'Abou Ali, les amis de la rue Al-Wad, les raisins de Halhoul.

La caresse d'un couchant rose sur le dôme du Rocher et l'ombre du fusil qui la blesse.

Le dégoût, la révolte, la rage, et puis la joie.

Ces longues séquences d'angoisse où la vie vous élance, et puis ces instants d'exultante énergie qui se dilatent en plénitude du temps.

Adel, son ami en prison pour 99 ans et un jour, et lui, qui écrit ce jour sur chaque pierre de sa ville. Lui, qui fabrique sa fronde dans chaque pas qu'il marche.

J'ai appris que je peux aimer le visage de la femme, enfoui aux plis voile de mon amertume.

La Palestine ressemble à une mère qui vous enfanterait une nouvelle fois.

La nuit enveloppe le désert d'Égypte, et mon corps lacéré, mais rassemblé, épouse les étoiles.

FIN.